

## La caricature de l'émotivité dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert

Katarzyna Stachura \*

### Résumé

Le dernier roman de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, met en scène le parcours extraordinaire de deux personnages éponymes. Flaubert les appelait « mes deux idiots ». Dans la présente contribution, nous nous interrogerons sur la signification de cette formule en apparence peu flatteuse. Outre le sens bien connu de « idiot », « simple d'esprit », la racine grecque *idios* (« particulier ») a donné le mot « idiosyncrasie », ayant le sens de « tempérament personnel ». Le tempérament des deux bonshommes se résume par leur émotivité excessive, qui en fait des personnages grotesques. En effet, dans cette étude, nous nous emploierons à démontrer que le dernier roman de Flaubert est une caricature de l'émotivité.

Nous soulignerons tout d'abord l'immaturation psychique et la marginalité sociale des deux bonshommes. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons aux motivations profondes de leurs comportements, pour conclure qu'ils sont de parfaits exemples de la notion – clé de la psychologie flaubertienne : le bovarysme. En effet, *Bouvard et Pécuchet* sont plus « agis » qu'ils n'agissent de

---

\* Professeur associé de français, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi

投稿日期：2015.06.22；接受刊登日期：2016.02.05；最後修訂日期：2016.06.06

façon intelligente et raisonnable. Cette agitation qu'ils prennent pour de l'action se verra pleinement dans la troisième partie, où nous analyserons le mécanisme de l'acte des deux copistes devenus expérimentateurs en tous genres. Ils vont vite, ils font preuve d'un zèle excessif, mettent en œuvre des moyens pléthoriques, conçoivent des idées les unes plus originales que les autres, pour, au final, arriver, invariablement, à un résultat catastrophique. Les raisons de ces échecs sont peut-être à chercher dans certains aspects intellectuels de leur infantilisme : dilettantisme, étonnement, curiosité, goût de la transgression. C'est ce que nous essaierons d'explorer dans le chapitre quatre de cet article.

Il nous faudra ensuite nous consacrer à regarder de plus près la nature du rire dans ce roman et dire plus précisément en quoi consiste le grotesque des deux personnages. Sans pour autant tomber dans le piège d'une lecture par trop univoque : derrière les moqueries dont les deux fantasques sont objets, nous nous efforcerons, dans la sixième et dernière partie, de démontrer leur souffrance mélancolique qui consiste notamment dans une solitude radicale et dans le manque de charité.

Mot Clés : Bouvard et Pécuchet 、émotivité 、curiosité 、mélancolie 、grotesque

## The caricature of emotionality in Flaubert's *Bouvard and Pécuchet*

Katarzyna Stachura \*

### Abstract

Flaubert's last novel, *Bouvard and Pécuchet*, depicts the extraordinary journey of two eponymous characters. Flaubert called them "my two idiots". In this research, we will examine the meaning of this seemingly unflattering expression. Besides the well known meaning of "idiot", "simple-minded", the Greek etymon *idios* ("particular") has endowed the word with "idiosyncrasy", carrying the meaning of "personal temperament". The temperament of the two characters is, in short, an excessive emotionality that renders them grotesque. Indeed, in this study, we will demonstrate that the last novel by Flaubert is a caricature of emotionality.

First of all, we will highlight the mental immaturity and the social marginality of these two characters. Secondly, we will consider the underlying reasons for their behaviors, to conclude that they are perfect examples of the key notion in Flaubertian psychology : Bovaryism. Indeed, *Bouvard and Pécuchet* appear to be much « agitated » that they do not act intelligently and reasonably. This agitation which they carry for action will be fully illustrated in the third chapter of this study, where we will analyze the mechanism of action of the two

---

\* Professeur associé de français, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi

transcribers becoming experimenters of all kinds. They go fast, demonstrate excessive zeal, implement overabundant measures, conceive ideas which each one more original than the others, to, ultimately, achieve, invariably, a catastrophic result. The reasons for these failures perhaps lie in certain intellectual aspects of their infantilism: dilettantism, astonishment, curiosity, interest for transgression. This is what we will try to explore in chapter four of this article.

Then we will look more closely at the nature of the laughter in this novel, and specify the nature of the grotesqueness of these two characters. Without hence falling into the situation of an overly univocal reading, behind the mockeries of the two whimsical characters, we will, in the sixth and final chapter, seek to demonstrate their melancholic suffering which essentially consists in the radical loneliness and the lack of kindness towards the others.

Key words: Bouvard and Pécuchet, emotionality, melancholy, curiosity, grotesqueness

## 論福婁拜之《布瓦爾與佩區謝》中對 易感性的滑稽諷刺

舒卡夏\*

### 摘要

福婁拜的最後一部小說《布瓦爾與佩區謝》呈現兩位與小說同名的主人翁非凡的人生歷程。福婁拜曾以「我的兩個傻瓜」稱呼他們。本研究要探索這個表面上有貶抑之形容用語的意義。傻瓜 idiot 這個詞彙除了它較為人熟知的意義，思想簡單，它的希臘文原始字根 idios（意指：個人的），並衍生 « idiosyncrasie » 一字，意為《個人的性情》。小說中兩位主角的性情可以《過度的易感性》（émotivité）來概括稱呼。這也是導致他們令人感到荒誕無稽（grotesque）的原因。事實上透過這個研究，筆者要呈現福婁拜最後一部小說對易感性的滑稽諷刺。

本文首先要指出這兩位人物心理上的不成熟性與在社會階層上的邊緣性，接著探討他們的所作所為內部深層的動機，最後論證他們同屬福婁拜式心理（包法利主義）的人物，且為最佳例子之一。事實上，布瓦爾與佩區謝的《激動》常缺乏智性與理性的基礎，這些被他們當成《行動》的激動行徑，是本文第三部分的研究對象，要分析這兩位抄寫員成為各種領域類別的實驗家之行徑的內在機制。他們充滿著狂熱，有著一個比一個更具原創性的主意，且用精力過於旺盛的方式去執行計劃，但最終總是以災難的結果作收。論文的第四部分所要探討的正是他們失敗的原因，可約略歸納為他們孩子氣中的某些智性面向：業餘愛好（dilettantisme）、驚訝、

---

\* 國立政治大學歐洲語文學系法語副教授（kasia@nccu.edu.tw）

好奇心、對顛覆的喜好。

在這個研究中，還有必要更仔細探討這部小說中《笑》的本質，更明確來說，探討這兩個人物的荒誕無稽的內涵。但並不因此陷入過於單一意義的閱讀陷阱，這也是論文的第六部分所要呈現，在對兩位荒誕人物的嘲諷的背後，能分析他們的憂鬱之苦、絕對的孤寂、與慈善（charité）的欠缺。

關鍵字：布瓦爾與佩區謝、易感性、憂鬱、好奇心、荒誕無稽

# La caricature de l'émotivité dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert

## Introduction : « Mes deux idiots »

« Mes deux idiots » : c'est par ces termes que Flaubert qualifie les personnages de Bouvard et Pécuchet, dans sa correspondance. « Idiot », vient du grec idiotés qui veut dire « simple particulier » et désigne aujourd'hui un « ignorant », un « sot ». Dans cette acception, le mot se retrouve notamment dans l'expression « l'idiot du village » caractérisant une personne simple d'esprit, un innocent. Certes, force est de constater qu'à bien des égards, les deux bonshommes illustrent à merveille cette acception purement péjorative du mot : ne sont-ils pas considérés comme les « idiots » du village de Chavignolles par ses habitants ? Mais, il nous faudra, quant à nous, dépasser cette vision étroite des phénomènes Bouvard et Pécuchet, avoir de la circonspection, en les côtoyant. Pour cela, nous proposons dans cette contribution de réfléchir sur la notion de « tempérament », dans Bouvard et Pécuchet. En effet, associé à une autre racine grecque, *suncrasia* (« mélange »), l'élément *idios* (« particulier ») sert à former le terme savant d'« idiosyncrasie », attesté d'abord dans le domaine médical et ayant, à partir du XIXe siècle, le sens de « tempérament personnel » .<sup>1</sup>

Flaubert aime à recourir à ce mot de « particulier » en parlant de ses deux héros. Dès la première page du roman, Pécuchet est qualifié par ce terme<sup>2</sup>. On connaît le caractère vertigineux de l'ironie flaubertienne : le mot,

<sup>1</sup> Emmanuelle Baumgartner, Philippe Ménard, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1996.

<sup>2</sup> Cf. « Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut, écrit dans le chapeau de son voisin : Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la caquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet. » (Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, éd. Garnier – Flammarion, 1966), 31.

airiti

tout en voulant dire « individu », en dit en même temps long sur cet individu : ce sera un individu particulier, qui, ô combien, sortira de l'ordinaire ; ses idiosyncrasies les plus loufoques (comme la manie d'écrire son nom dans la casquette) nous sont comme promises dès le début de l'histoire. Un peu plus loin, Bouvard et Pécuchet s'étant tout de suite accrochés « par des fibres secrètes », Flaubert, s'interroge sur le mystère des sympathies humaines : « Pourquoi telle particularité, telle imperfection, indifférente ou odieuse dans celui-ci, enchante-t-elle dans celui-là ? »<sup>3</sup> Sur la même page, quelques lignes plus bas, nous découvrons les « goûts particuliers » des deux nouveaux amis. Ils se complètent, leurs goûts s'harmonisent : « L'un était confiant, étourdi, généreux ; l'autre discret, méditatif, économe. »<sup>4</sup> Suivront les descriptions d'autres caractéristiques, le relevé de leurs façons particulières de rire, de marcher, de s'habiller, de dormir. Et le roman se terminera comme il a commencé : sur l'emploi du mot « particulier », lorsque, excédés par les dénigrements dont ils sont objets de la part de Bouvard et Pécuchet, les notables du village de Chavignolles enjoindront à Beljambe « de ne plus recevoir ces deux particuliers »<sup>5</sup>.

Si la notion du caractère présuppose une certaine stabilité facile à connaître, celles du tempérament et de l'humeur reposent sur un perpétuel mouvement, sur lequel l'individu a peu de prise. Demandons-nous sans plus attendre quel est le « caractère », ou plutôt le « tempérament » de Bouvard et Pécuchet. Qu'est-ce qui les fait agir ? Quelle est leur démarche ? Sont-ils pleinement maîtres de leurs actions ? Quel est le but de ces dernières ? Ce travail voudrait démontrer que l'unique moteur des actions de Bouvard

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, 38.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, 324.

et Pécuchet est l'émotion, c'est-à-dire « quelque chose qui nous fait réagir de façon précipitée, parfois stupide, en tout cas non réfléchi. »<sup>6</sup> Souvenons-nous ici de Pécuchet entrant dans une colère noire et cassant la soupière échangée auprès de l'abbé contre la cuve druidique, sous prétexte, soufflé par Marescot, qu'elle est fausse...

La colère noire de Pécuchet, si lourde de conséquences, n'est évidemment pas anodine, dans l'optique qui est la nôtre. Elle relève de la mélancolie humorale (melas, « sombre, noir » et kholé, « bile » au sens de humeur noire, délire), problématique qui a généré une importante réflexion dans différents domaines du savoir humain, depuis l'Antiquité. En effet, selon la médecine grecque, l'homme se compose de quatre humeurs : la flegme, la pituite, la bile jaune, la bile noire. L'équilibre parfait de ces humeurs détermine la santé physique et psychique de l'individu, et, par là même, son insertion sociale, en tant qu'être « normal », capable de se conformer aux codes sociaux et de faire abstraction de ses idiosyncrasies les plus individualisantes. Mais il existe des êtres humains chez qui cet équilibre est menacé par un échauffement de la bile noire laquelle, en entrant en activité, perturbe l'exercice automatique, « normal », de fonctions vitales, intellectuelles et sociales de la personne ainsi atteinte. Ces êtres sont dits « mélancoliques » et selon une certaine tradition qui se réclame d'Aristote, c'est parmi eux que se recrute le plus grand nombre de génies de l'humanité. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que cet échauffement – cette émotivité individualisante – dont la médecine positiviste n'a jamais pu rendre clairement compte – a partie liée avec des forces surnaturelles. Parce qu'il est en relation avec le sacré.

Mais dire que cet échauffement ainsi inspiré par le sacré produit

---

<sup>6</sup> Stéphane Rusinek, *Les émotions. Du normal au pathologique* (Paris, éd. Dunod, 2004), 9.

uniquement des génies reviendrait à oublier la caractéristique fondamentale du sacré qui est son ambivalence : un versant lumineux, « faste » ; et un versant obscur, « néfaste », en sont des composantes indissociables. « Le tempérament mélancolique comporte une profonde ambiguïté : génie et maladie peuvent également en découler. Etre né sous le signe de Saturne, [...], implique à la fois des privilèges souverains, et des risques considérables. »<sup>7</sup>, écrit Jean Starobinski. Ainsi, le versant lumineux de cette émotivité mélancolique – qui est autre nom de l'inspiration – produira des génies créateurs d'oeuvres sublimes ; tandis que le versant sombre, de ces génies, ne donnera que des contrefaçons et le sublime cédera la place au grotesque. C'est bien ce qui nous semble être illustré par Flaubert dans Bouvard et Pécuchet. Car, pour le dire vite, les deux idiots aux manies si particulières apparaissent souvent comme une caricature de la génialité mélancolique. Et ce qui explique leur échec dans l'ordre du génie, c'est précisément le fait qu'ils sont incapables de s'élever du particulier (idios) au général. De par leur égocentrisme ridicule, ils restent littéralement rivés à leur moi mélancolique, sans pouvoir s'en détacher, détachement qui constitue condition indispensable d'une élévation propre aux génies atemporels, artistiquement ou intellectuellement féconds.

Regardons de plus près le sens du mot caricature, notion qui nous servira à illustrer le grotesque des héros flaubertiens. « [...] Le substantif italien caricatura, lui-même dérivé du participe passé du verbe latin caricare, qui, au propre, comme au figuré, signifie « charger », donne le sens d'une exagération des défauts [...]. »<sup>8</sup> écrivent Laurent Baridon et Martial Guédron

---

<sup>7</sup> Jean Starobinski, *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*, Acta psychosomatica, n° 3, Geigy, Novembre 1960, 74.

<sup>8</sup> Laurent Baridon, Martial Guédron, *L'art et l'histoire de la caricature* (Paris, éd. Citadelles et Mazenod, 2009), 6.

dans *L'art et l'histoire de la caricature*. « Pour qu'il y ait « caricature », il faut que la déformation grotesque, facétieuse ou parodique d'individus ou de groupes humains tant réels qu'imaginaires soit faite à des fins de plaisanterie ou de dérision, voire de critique et de subversion. [...] La caricature devient alors une charge personnalisée, stigmatisant, à travers l'exagération des singularités ou des infirmités physiques, les manies et les mœurs dont le corps conserverait l'empreinte. »<sup>9</sup>. S'appuyant sur la définition ci-dessus, cette contribution aura donc pour but de démontrer qu'à travers la peinture caricaturale des personnages de *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert « charge » le tempérament émotif, qui est le lit de la mélancolie humorale. Quant à l'objectif d'une telle démarche, quel peut-il être pour l'auteur de *Madame Bovary* ? La correspondance de Flaubert nous apprend qu'en écrivant *Bouvard et Pécuchet* il entendait « cracher sa bile »<sup>10</sup>. La formule, on ne peut plus mélancolique, fait allusion à la haine flaubertienne de la société, mais aussi, et plus encore peut-être, de son propre « individu » dont sa correspondance nous montre à quel point il était las<sup>11</sup>. Cette « charge » serait donc en même temps une « décharge » : Flaubert se délesterait littéralement de la haine de son propre tempérament émotif en le déposant pour ainsi dire dans les personnages de *Bouvard et Pécuchet*. Comment les deux idiots assument-ils ce fardeau de l'émotivité mélancolique ?

Nous avons conçu ce travail en six grandes parties. Nous soulignerons tout d'abord l'immaturation psychique et la marginalité sociale des deux

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, 8.

<sup>10</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, choix et présentation de Bernard Masson (Paris, éd. Gallimard, 1998), 611.

<sup>11</sup> Cf. « Oh ! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre moi, à ma misérable carcasse ! (*Ibid.*, p. 570) ; « [...] je suis terriblement embêté, par tout, et principalement par mon propre individu. » (*Ibid.*, 640).

bonhommes. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons aux motivations profondes de leurs comportements, pour conclure qu'ils sont de parfaits exemples de la notion –clé de la psychologie flaubertienne : le bovarysme. En effet, Bouvard et Pécuchet sont plus « agis » qu'ils n'agissent de façon intelligente et raisonnable. Cette agitation qu'ils prennent pour de l'action se verra pleinement dans la troisième partie, où nous analyserons le mécanisme de l'acte des deux copistes devenus expérimentateurs en tous genres. Ils vont vite, très vite, ils font preuve d'un zèle excessif, mettent en œuvre des moyens pléthoriques, conçoivent des idées les unes plus originales que les autres, pour, au final, arriver, invariablement, à un résultat catastrophique. Les raisons de ces échecs sont peut-être à chercher dans certains aspects intellectuels de leur infantilisme : leur dilettantisme, leur étonnement et leur curiosité. C'est ce que nous essayerons d'explorer dans le chapitre quatre de cet article. Il nous faudra ensuite nous consacrer à regarder de plus près la nature du rire dans ce roman et dire plus précisément en quoi consiste le grotesque des deux personnages. Sans pour autant tomber dans le piège d'une lecture par trop univoque : derrière les moqueries dont les deux fantasques sont objets, nous nous efforcerons, dans la dernière partie, de démontrer leur souffrance mélancolique qui consiste notamment dans une solitude radicale et dans le manque de charité.

Dans cette analyse de l'émotivité excessive de Bouvard et Pécuchet, nous « chargerons » certes les défauts et les vices, multiples et variés, des deux énergumènes, – ainsi le veut l'esprit de « caricature » pour lequel nous avons opté. Mais tout en stigmatisant ces ridicules humains se manifestant dans ce bas monde, nous nous efforcerons également d'en soulever l'origine métaphysique. En l'occurrence : le mystère de naître avec tel ou tel tempérament, qui nous détermine, qui nous individualise à tout jamais, en

faisant de nous « les idiots » de quelqu'un. Dans une discussion, comme ils les aiment, où ils « chicanent » à tout va, Bouvard expose ce déterminisme en disant à l'épicier peu enclin à partager sa fortune avec les pauvres : « Si vous étiez saint Vincent de Paul, vous agiriez différemment, puisque vous auriez son caractère. Vous obéissez au vôtre. Donc vous n'êtes pas libre ! »<sup>12</sup> Argutie de mauvaise foi que ce raisonnement-là ? Tout en inspirant l'effroi partout où ils passent, les « deux idiots » peuvent aussi être considérés comme les premières victimes : victimes de leur tempérament, de leurs idiosyncrasies, autrement dit d'une façon d'être, pour un individu, déterminée par un mystérieux décret du destin et incorrigible de façon rationnelle. C'est la faute de la fatalité des tempéraments.

### **1. Immaturité psychique et marginalité sociale**

Le côté infantile des deux bonshommes est signifié de nombreuses façons, explicites ou implicites, tout au long du roman. A commencer par leurs noms inscrits sur leurs chapeaux respectifs, le jour de leur rencontre. On peut même dire que c'est leur infantilisme qui est le déclencheur de leur aventure commune : « Tiens, dit [Bouvard], nous avons eu la même idée, celle d'inscrire notre nom dans nos couvre-chefs. – Mon Dieu, oui, on pourrait prendre le mien à mon bureau ! – C'est comme moi, je suis employé. »<sup>13</sup>. Dans la vie, n'est-ce pas avant tout les enfants partant en colonie de vacances qui nécessitent une telle mesure de précaution de la part de mères soucieuses de retrouver leurs affaires au retour ? Bouvard et Pécuchet, eux, ont quarante-sept ans, mais, ce que nous ne savons pas encore, c'est que, eux aussi, ils sont à l'orée de leur « colonie de vacances » à eux, aventure

---

<sup>12</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 251.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 1-32.

qui va précisément mettre en scène leur émotivité excessive et leur angoisse constitutive présente déjà dans la peur de perdre leurs chapeaux.

Nous trouvons dans le roman des occurrences de comparaisons explicites des deux protagonistes aux enfants. Tout leur aspect visuel et vestimentaire reflète en fait cette idiosyncrasie. Les cheveux blonds et frisés de Bouvard lui donnent « quelque chose d'enfantin »<sup>14</sup>. Il est décrit par Flaubert au début tenant sa cravate à la main, – ce qui peut être interprété comme un refus de convenances vestimentaires mais aussi d'une certaine maturité ; cependant qu'à côté, des bourgeois – eux symbolisant ironiquement la société comme il faut – assistent à un mariage, en cravate blanche. Même individualisme vestimentaire pour Pécuchet qui se distingue par une longue blouse, « une espèce de sarrau d'enfant avec des manches »<sup>15</sup>. Plus tard, les deux scientifiques-escrocs, jubilant d'orgueil, jouent « comme des enfants », après avoir soi-disant prouvé au pharmacien la présence de la gélatine dans sa pâte de jujube. Enfin, à deux reprises, ils se retrouvent nus, comme des enfants tout à fait inconscients de leur nudité. Au chapitre III, en effet, en expérimentant les lois de Sanctorius, Pécuchet se pèse « complètement nu »<sup>16</sup>, alors qu'à côté, imperturbable, sur une chaise, Bouvard lui fait la lecture. Au chapitre VII en revanche, tous les deux profitent des bienfaits de l'hydrothérapie, dans la baignoire préparée par Germaine à cet effet : « Les deux bonshommes, nus comme des sauvages, se lançaient de grands sceaux d'eau, puis ils couraient pour rejoindre leurs chambres. »<sup>17</sup> Mais le fin du fin, dans ce contexte, reste la jaunisse de Pécuchet attrapée

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, 32.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 82.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 91.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 213.

en travaillant sur l'essence du Beau. Vaucorbeil venu l'examiner, distrait par une discussion sur le suicide au théâtre, s'apprête à partir, en oubliant le malade : « Vous m'oubliez docteur. » Sa mine jaune était lamentable [...]. « Purgez-vous », dit le médecin. Et lui donnant deux petites claques comme à un enfant : « Trop de nerfs, trop artiste ! »<sup>18</sup> N'est pas génie mélancolique qui veut : voici, en deux claques, réduite au grotesque, l'aspiration sublime à la connaissance des mystères du monde attachée au prestige de la mélancolie. D'ailleurs, la formule de Vaucorbeil serait encore plus pertinente étant : « Trop de nerfs pour être artiste ! », tant il est vrai que si l'émotivité peut être un terreau fécond pour le travail de l'art ou de l'intellect, « trop » grande précisément, elle en constitue l'obstacle et c'est cet obstacle que Flaubert, nous semble-t-il, dépeint dans son dernier roman.

Hormis ces références explicites à l'enfance dans la description des deux idiots, maints autres indices suggèrent leur infantilisme, comme, par exemple, l'échec de toutes leurs expéditions scientifiques. Il est vrai qu'à chaque fois que, pris d'une nouvelle lubie, ils essaient de contribuer à la science, ils se font rabrouer comme des gosses par toutes sortes d'autorités, suite à leurs demandes ou agissements fantasques. Citons tout d'abord l'épisode des fossiles de la côte des Hachettes, durant lequel les deux géologues, employés à glaner des trésors emprisonnés dans la roche, au risque d'écroulement de celle-ci, se font interpellé par un douanier et un garde champêtre. Ignorant au début leurs avertissements, ils finissent quand même au poste de police. Et le narrateur de relater : « Dès qu'ils arrivèrent sur le port, une foule de gamins les escorta. Bouvard, rouge comme un coquelicot, affectait un air digne ; Pécuchet, très pâle, lançait des regards furieux ; et ces deux étrangers, portant des cailloux dans leurs mouchoirs, n'avaient pas une

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, 174.

bonne figure. »<sup>19</sup>. Gamins parmi les gamins : Bouvard et Pécuchet semblent à leur place, bons tout juste à se faire punir, tant ils excellent dans des idées loufoques et immatures.

Comme celle par exemple de voler, de nuit, une cuve druidique au cimetière. L'abbé Jeufroy les ayant vus dérober le bénitier, « les deux archéologues furent très penauds, balbutièrent. »<sup>20</sup> – renvoyés ainsi de nouveau, par Flaubert, à leur statut d'infans pris en flagrant délit de bêtise. Dans cet épisode, Flaubert exploite à merveille l'infantilisme des deux idiots, jusqu'à imiter, dans le style indirect libre, comme à son habitude, la mentalité et le langage infantiles de ses protagonistes. En effet, l'abbé et le maire sont venus réclamer le butin. C'est le narrateur qui se charge de la réponse, dont on savoure l'ironie : « Rendre la cuve, la cuve aux sacrifices ! jamais de la vie ! Ils voulaient même apprendre l'hébreu, qui est la langue mère du celtique, à moins qu'elle n'en dérive ? »<sup>21</sup> Les deux amateurs se sont ainsi longtemps obstinés en prétextant mille raisons pour garder la cuve, jusqu'au moment, béni pour Pécuchet, où sa passion de la cuve fut évincée par un nouveau coup de foudre, celui pour la soupière de l'abbé. « Pendant ces débats, il avait revu la soupière, plusieurs fois ; et dans son âme s'était développé le désir, la soif, le prurit de cette faïence. Si on voulait la lui donner, il remettrait la cuve. Autrement, non. »<sup>22</sup>.

Nouvel enfantillage des deux voleurs extravagants et capricieux, doublé d'une mise en évidence du mécanisme totalement factice et fantasmagorique de leur soi-disant passion pour la cuve (mais c'est en fait leur unique mode

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, 111.

<sup>20</sup> *Ibid.*, 136.

<sup>21</sup> *Ibid.*, 138. C'est moi qui souligne

<sup>22</sup> *Ibid.*, 139. C'est moi qui souligne.

de fonctionnement). Car ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette scène des « négociations » a lieu au domicile des deux bonshommes, alors que la soupière, vue par eux la veille, elle, se trouve chez l'abbé. Par conséquent, le verbe « revoir » est à prendre ici au sens de « imaginer, se souvenir de » et, par extension, de « désirer », « convoiter » : en effet ne désire-t-on pas encore mieux, encore plus, ce qui est loin, ce qui est pour l'heure inaccessible ? En résumé : tout en négociant âprement avec l'abbé et le maire le droit de garder la cuve, Pécuchet, dans sa tête, est à la recherche d'un autre objet susceptible de remplir la fonction de la cuve : à savoir celle de satisfaire sa manie de nouveautés curieuses. On ne saurait trouver meilleur exemple pour illustrer la phrase « qu'importe le flacon, pourvu que l'on ait l'ivresse »... C'est bel et bien l'ivresse de possession et non un véritable amour pour l'objet possédé qui est la seule motivation du caprice de Pécuchet et sa proposition grotesque du donnant-donnant alors qu'il est en position de coupable à qui on ne doit strictement rien, ne fait qu'accentuer l'immaturation psychique de ce couple d'escrocs infantiles.

L'infantilisme qui caractérise aussi évidemment leurs relations avec les femmes. Mais si cet infantilisme est incontestable chez les deux bonshommes, il ne se manifeste pas de la même façon chez chacun d'eux. Chez Bouvard, il prend la forme d'une obsession sexuelle qui colore de ses connotations tout ce qu'il fait. Quoique retiré du commerce des femmes, il est très jovial et porté sur la gaudriole, à la façon d'un adolescent pubère qui ne pense « qu'à ça ». A la fin du dîner avec les convives, il lance les mots « polissons »<sup>23</sup> à l'écho. En étudiant l'anatomie du cadavre postiche, après avoir expédié les autres domaines, « il s'étal[e] sur la génération »<sup>24</sup>. Il ne

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, 73.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 90.

voit pas d'inconvénient à la légalisation de la polygamie<sup>25</sup> ; expérimentant la phrénologie sur lui-même, se découvre « la bosse de l'énergie amoureuse : vulgo érotisme »<sup>26</sup> ; veut mener le jeune Victor « chez les dames »<sup>27</sup> pour faire son éducation sexuelle. Sans parler de ses lourdes allusions érotiques à l'encontre de madame Bordin, tout au long du roman. Notamment dans le chapitre V, où ils étudient les pièces de théâtre. Bouvard propose de jouer Tartuffe devant la veuve. Son choix – et ce n'est certainement pas un hasard – se porte sur l'extrait où Tartuffe caresse les genoux d'Elmire. « Et il dardait ses prunelles, tendait la bouche, reniflait, avait un air extrêmement lubrique [...] »<sup>28</sup> Les regards de Bouvard incommodent fortement madame Bordin, cherchant, il est vrai, à tout prix, à passer, tout au long de l'histoire, pour plus prude qu'elle n'est... Raccourçant la veuve, l'acteur novice revient sur sa prestation : « Ce n'est pas que j'aie du talent, mais pour du feu, j'en possède. »<sup>29</sup>.

Pécuchet, lui, en revanche, est clairement inhibé dans le domaine du sexe et des femmes. A cinquante-deux ans, il est non seulement célibataire, mais aussi « vierge ». C'est quand ils étudient la génération sur le cadavre postiche qu'il l'avoue à Bouvard. « Les réserves de Pécuchet, en cette matière, l'avaient toujours surpris. Son ignorance lui parut si complète qu'il le pressa de s'expliquer, et Pécuchet, en rougissant, fit un aveu. »<sup>30</sup>. En effet, la présence féminine terrifie littéralement Pécuchet, il est extrêmement

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, 291.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 297.

<sup>27</sup> *Ibid.*, 317.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 162.

<sup>29</sup> *Ibid.*, 164.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 91.

airiti

puisque et rougit à tout bout de champ. C'est le cas par exemple lorsque, le jour de leur rencontre, Bouvard se permet une remarque obscène sur une fille de joie accompagnée d'un soldat : « Pécuchet devint très rouge, et sans doute pour éviter de répondre lui désigna du regard le prêtre qui s'avavançait. »<sup>31</sup>. Le sujet de la gent féminine constituera d'ailleurs, à maintes reprises, le prétexte de taquineries de Bouvard par rapport à Pécuchet. En se quittant, Bouvard, en parfait gaillard, lance à son nouvel ami, en guise de plaisanterie : « N'allez pas voir les dames ! » « Pécuchet descendit les marches sans répondre à la gaudriole. »<sup>32</sup>. Plus tard, Bouvard blâmera l'impolitesse de Pécuchet, lorsque, abordé par madame Bordin voulant s'informer sur son ami, il « répondit brièvement et tourna le dos », intimidé par « les yeux noirs de cette personne. »<sup>33</sup>.

Sa timidité, Pécuchet devra l'affronter notamment au chapitre des amours charnelles, dans lequel nous prendrons par ailleurs toute la mesure de son émotivité avoisinant l'effroi presque sacré. Les deux bonshommes s'y conseillent mutuellement, tout en se cachant leurs entreprises respectives de séducteurs : Bouvard avec madame Bordin, Pécuchet avec Mélie, dont la personne l'ébranle « jusqu'à la moelle des os. »<sup>34</sup>. Selon Bouvard, connaisseur de la gent féminine, « avant tout, il faut être hardi ! »<sup>35</sup>. « Mais la hardiesse ne se commande pas. Pécuchet, quotidiennement, ajournait sa décision, était d'ailleurs intimidé par la présence de Germaine. »<sup>36</sup>. La vieille

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, 33.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, 53.

<sup>34</sup> *Ibid.*, 208

<sup>35</sup> *Ibid.*, 207.

<sup>36</sup> *Ibid.*

servante enfin renvoyée, après la mise en oeuvre de quelques stratagèmes plus ou moins méchants, mais efficaces, de Pécuchet, l'amoureux novice se sent enfin plus à l'aise pour entreprendre avec la jeune et innocente – croit-il – Mélie. Et, c'est à la cave, – précaution supplémentaire, dictée par son tempérament angoissé et sa pudeur – qu'il décide d'obtenir les faveurs de la bonne, « espérant que les ténèbres lui donneraient de l'audace »<sup>37</sup>. Tout se passe bien, mais, écrit Flaubert avec ironie, un autre que Pécuchet « eût compris » que, contrairement à ce qu'elle prétendait, Mélie « ne manquait pas d'expérience. ». Pendant ce temps-là, Bouvard, de son côté, concrétise la signature d'un contrat de mariage avec madame Bordin, en lui promettant de satisfaire toutes ses demandes. Les deux histoires se terminent mal et ne font qu'accentuer la naïveté des amants inexpérimentés : Bouvard vient de découvrir qu'en acceptant de l'épouser, la veuve Bordin avait pour but de lui escroquer sa meilleure terre, les Ecalles ; Pécuchet, quant à lui, « encore plus rouge », avoue à Bouvard une maladie honteuse, transmise par Mélie.

Dans ce qui précède, Bouvard et Pécuchet apparaissent clairement comme deux bonshommes niais que leur réputation d'infans relègue à la marge de la société. Car, il faut dire que leur comportement puéril détonne avec la normalité des Chavignonnais. Après les avoir décrits se lançant des seaux d'eau, nus comme des sauvages, le narrateur conclut : « On les vit par la claire-voie ; et des personnes furent scandalisées. » Personne ne les prend au sérieux, dans leurs démarches d'exploration diverses et variées où ils ne respectent rien et ne font qu'importuner les gens pour des caprices. Enfin, en ce qui concerne les femmes, ruminant leurs mésaventures, les deux amis ne semblent pas particulièrement affectés par leur échec d'hommes et se promettent de se passer dorénavant de la gent féminine. « C'était le désir d'en

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, 210.

avoir qui avait suspendu leur amitié. Un remords les prit. Plus de femme, n'est-ce pas ? Vivons sans elles ! Et ils s'embrassèrent avec attendrissement. »<sup>38</sup>. La reprise des études – leur véritable vocation – compensera aisément ces mésaventures.

## 2. Les ressorts de l'action : haine du logis, instabilité, bougeotte

Dans *Smar*, qui, à beaucoup d'égards, peut faire office de matrice des oeuvres ultérieures de Flaubert, à la question du héros éponyme de savoir où ils vont, le diable répond : « As-tu besoin de savoir où tu vas pour aller ? »<sup>39</sup> Pour Bouvard et Pécuchet aussi, l'important, c'est d'aller. Le champ sémantique du mouvement, du déplacement, de la transportation est extrêmement important dans toute l'œuvre de Flaubert. Or, cette envie irrépréhensible de bouger des héros flaubertiens relève d'une maladie. Examinons ses ressorts dans *Bouvard et Pécuchet*. « Accrochés » l'un à l'autre par des « atomes secrets », Bouvard et Pécuchet ne se quittent plus. Ils « flânent » le long des boutiques de bric-à-brac, ils « vagabondent » dans les vignes, visitent tout ce qui se présente sur leur chemin, touchent à tout, s'émerveillent de tout, s'intéressent à tout. Et, écrit Flaubert, « [...] par cette curiosité, leur intelligence se développa. Au fond d'un horizon plus lointain chaque jour, ils apercevaient des choses à la fois confuses et merveilleuses. En admirant un vieux meuble, ils regrettaient de n'avoir pas vécu à l'époque où il servait, bien qu'ils ignorassent absolument cette époque-là. D'après de certains noms, ils imaginaient des pays d'autant plus beaux qu'ils n'en pouvaient rien préciser. Les ouvrages dont les titres étaient pour eux

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, 213.

<sup>39</sup> Gustave Flaubert, *Smar; Oeuvres de jeunesse, Oeuvres complètes*, I, Paris, éd. Gallimard, 2001, coll. « Pléiade », dirigée par de Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, 551.

inintelligibles leur semblaient contenir un mystère. »<sup>40</sup>. Passage ô combien significatif de la psychologie flaubertienne ! Car, il s'y exprime l'essence même du bovarysme et quelque chose qui deviendra ensuite le moteur de l'intellectualisme grotesque des deux idiots : la valorisation de la fascination pour l'inconnu. La curiosité fait naître le désir d'autre chose et celui-ci, à son tour, inaugure une logique d'éternelle insatisfaction.

Le cas de Bouvard et Pécuchet illustre parfaitement cette vérité. Après avoir dépeint les tendances bovarystes de ses bonshommes, Flaubert constate : « Et, ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrance. Quand une malle-poste les croisait dans les rues, ils sentaient le besoin de partir avec elle. Le quai aux Fleurs les faisait soupirer pour la campagne. »<sup>41</sup>. Bouvard et Pécuchet, habitant la ville, soupirent pour la campagne, comme Emma Bovary, habitant la campagne, soupirait pour la ville, la logique étant en l'occurrence l'impératif irrationnel de désirer le contraire de ce que l'on a réellement. Et ce désir d'un ailleurs imaginaire engendre (ou provient de) la haine de la situation de vie ici et maintenant. Pour Bouvard et Pécuchet : « La monotonie du bureau leur devenait odieuse. Continuellement le grattoir et la sandraque, le même encrier, les mêmes plumes et les mêmes compagnons ! [...] Autrefois ils se trouvaient presque heureux ; mais leur métier les humiliait depuis qu'ils s'estimaient davantage, et ils se renforçaient dans ce dégoût, s'exaltaient mutuellement, se gâtaient. Pécuchet contracta la brusquerie de Bouvard, Bouvard prit quelque chose de morosité de Pécuchet. »<sup>42</sup>. Les deux copistes haïssent la monotonie du bureau, tout comme Emma, jeune mariée en proie à l'ennui, déteste son «

---

<sup>40</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 39.

<sup>41</sup> *Ibid.*, 39-40.

<sup>42</sup> *Ibid.*, 40.

airiti

éternel jardin avec la route poussiéreuse. »<sup>43</sup>. La « monotonie » du bureau, des tâches effectuées « continuellement », dans les « mêmes circonstances » pour Bouvard et Pécuchet ; « l'éternel jardin », le « même » paysage pour Emma font naître en eux des envies grotesques, à l'opposé de leur état de vie. En ce qui concerne les deux idiots, l'un d'eux désire se faire « saltimbanque sur les places publiques », l'autre préfère être « chiffonnier »<sup>44</sup>. Emma, elle, défaillante dans son rôle d'épouse et de mère, rêve de se « faire religieuse dans un couvent », afin de se sentir utile aux autres. Incapables de trouver la satisfaction dans leurs tâches habituelles, rêvant d'un ailleurs, les héros flaubertiens ne peuvent que ressentir de l'ennui et du désespoir. Pour Emma, de plus en plus malheureuse, son avenir est un « corridor noir » qui la mènera finalement au suicide. Quant à Bouvard et Pécuchet, ils s'écrient à l'idée de leur position inextricable: « Quelle situation abominable ! Et nul moyen d'en sortir ! Pas même d'espérance ! »<sup>45</sup>

Si, pourtant ! L'espérance viendra avec l'héritage de Bouvard. En effet, contrairement à Emma, qui, en lieu et place de son voyage vers un ailleurs paradisiaque avec Rodolphe, connaîtra la longue descente aux enfers à cause de la trahison de son amant, Flaubert rendra Bouvard et Pécuchet disponibles pour leur rêve d'évasion : ce sera Chavignolles, propriété trouvée pour eux par un ami de Bouvard, sans quoi ils n'auraient probablement pas été capables d'entamer leur nouvelle vie, tant ils avaient du mal avec le choix du site. « Pour savoir où s'établir, ils passèrent en revue toutes les provinces. Le Nord était fertile, mais trop froid ; le Midi enchanteur par son climat, mais incommode vu les moustiques, et le Centre, franchement, n'avait rien de

---

<sup>43</sup> Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (Paris, éd. Gallimard, 1972), 70.

<sup>44</sup> *Id.*, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., 40.

<sup>45</sup> *Ibid.*

curieux. »<sup>46</sup>.

Rien ne leur convient – « après dix-huit mois de recherches, ils n'avaient rien trouvé »<sup>47</sup> ; or, dans leur immaturité, ils ne sont pas capables de faire des concessions et d'assumer un choix parmi des milliers de possibles. Ils sont dans une spirale infernale du « ni l'un ni l'autre » à force de vouloir « l'un et l'autre », c'est-à-dire concilier les contraires. « Ils voulaient une campagne qui fût bien la campagne, sans tenir précisément à un site pittoresque, mais un horizon borné les attristait. Ils fuyaient le voisinage des habitations et redoutaient pourtant la solitude. Quelquefois ils se décidaient, puis craignant de se repentir plus tard, ils changeaient d'avis [...] »<sup>48</sup>. Bouvard et Pécuchet rêvent d'une campagne offrant en même temps solitude et distractions, une campagne qui soit en somme un peu ... une ville, tout comme Emma rêvait d'un amant alliant les délices de la passion aux tendresses du devoir. C'est finalement un tiers – Barberou – qui sauvera Bouvard et Pécuchet de leur éternelle irrésolution d'émotifs incapables de sacrifier la moindre miette de leur rêve utopique de totalité. « Ils se transportèrent dans le Calvados [où se trouve Chavignolles] et ils furent enthousiasmés. »<sup>49</sup>.

Comment se fait-il que nos deux perfectionnistes, si exigeants tout à l'heure dans leur choix du site à retenir, ne pardonnant pas les moustiques à l'enchanteresse beauté du Midi, soient tout d'un coup « enthousiasmés » par Chavignolles, un domaine, tout compte fait, fort ordinaire, et surtout dans un « ailleurs » qui ne l'est pas vraiment, puisqu'on reste aux confins de la Normandie, si familière aux héros flaubertiens ? La réponse est sans doute à

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, 43.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 44.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *Ibid.*, 45.

chercher dans la psychologie de l'émotivité. Pour un individu émotif prendre une décision, c'est-à-dire retenir un possible parmi les milliers d'autres, est une entreprise perdue d'avance : il n'en est pas capable. Cette idiosyncrasie se verra aussi dans la façon de lire et de se documenter des deux futurs explorateurs : ils emploient une énergie folle à lire des tas de livres, mais ils ne sont nullement capables d'élire et de trier des informations lues. Tout compte pour eux de façon égale, aucune information n'est plus importante ni plus convaincante qu'une autre ; aucun domaine du savoir plus attirant qu'un autre : ils veulent tout savoir, sans sacrifier une miette des connaissances à acquérir. Nous y reviendrons, mais pour l'heure, suivons-les dans leur déménagement.

Propriétaires enthousiastes, le jour du déménagement venu, ils s'embarquent donc pour leur terre promise. Non sans quelques péripéties qui en disent long sur les ressorts profonds de leurs actes. Si « le mouvement et la nouveauté du voyage » occupent Pécuchet « les premières heures », il s'impatiente quand les chevaux ralentissent, et décharge sa colère sur le conducteur et le charretier<sup>50</sup>. Mais il n'a plus la force de se plaindre, lorsque, à cause des difficultés du trajet et des intempéries, sa porcelaine se casse en mille morceaux, « la coupe d'amertume étant remplie »<sup>51</sup>. Bouvard, quant à lui, « n'avait quitté Paris que le surlendemain pour dîner encore une fois avec Barberou. Il arriva dans la cour des messageries à la dernière minute, puis se réveilla devant la cathédrale de Rouen ; il s'était trompé de diligence. Le soir, toutes les places pour Caen étaient retenues ; ne sachant que faire, il alla au Théâtre des Arts, et il souriait à ses voisins, disant qu'il était retiré

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, 46.

<sup>51</sup> *Ibid.*, 47.

du négoce et nouvellement acquéreur d'un domaine aux alentours. »<sup>52</sup>. C'est à se demander si les deux bonshommes veulent réellement changer de vie. Qu'ils le désirent par prurit de la nouveauté, c'est indéniable. Mais on devine aussi au fond une réticence inconsciente chez Bouvard. En effet, arrive-t-on « à la dernière minute » à la gare le jour d'un changement de vie ? Se trompe-t-on de moyen de transport qui doit nous conduire vers notre pays de rêve ? D'ailleurs, le jour du départ, tout en se disant « Enfin »<sup>53</sup>, les deux bonshommes se montrent fort nostalgiques à l'idée de quitter leur vie monotone de copistes : Bouvard « sentit une défaillance de cœur, une tristesse qu'il n'osait pas s'avouer. »<sup>54</sup> ; Pécuchet « jusqu'à deux heures du matin, se promena dans sa chambre. Il ne reviendrait plus là ; tant mieux ! et cependant, pour laisser quelque chose de lui, il grava son nom sur le plâtre de la cheminée. ».

Toujours est-il qu'au terme d'un voyage de neuf jours, et pratiquant la « méthode Coué » pour justifier leur bougeotte maladive (le « tant mieux ! » d'un Pécuchet en train de se dégonfler est significatif à cet égard), ils arrivent à Chavignolles. Au dîner, ils trouvent tout « très bon » : « et le gros pain difficile à couper, la crème, les noix, tout les délecta. Le carrelage avait des trous, les murs suintaient. Cependant ils promenaient autour d'eux un regard de satisfaction, en mangeant sur la petite table où brûlait une chandelle. [...] et ils se répétaient : « Nous y voilà donc ! quel bonheur ! il me semble que c'est un rêve ! »<sup>55</sup> Bouvard et Pécuchet se délectent d'un pain rassis, après avoir méprisé le pain blanc de leur ancienne vie ; ils admirent

---

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*, 45.

<sup>54</sup> *Ibid.*, 46.

<sup>55</sup> *Ibid.*, 49.

leur nouvelle demeure sans voir ses grosses imperfections. Et il faut dire qu'il n'y a pas que le logis qui laisse à désirer ; la ferme de cette propriété achetée par procuration n'est pas en reste. Flaubert écrit en effet : « Les deux Parisiens désiraient faire leur inspection, n'ayant vu la propriété qu'une fois, sommairement. Maître Gouy et son épouse les escortèrent, et la kyrielle des plaintes commença. Tous les bâtiments, depuis la charretterie jusqu'à la bouillierie, avaient besoin de réparations. »<sup>56</sup>.

Les deux bonshommes prennent les vessies pour des lanternes, en sacrifiant un meilleur état de vie à un autre, plus fantasque, mais sans doute plus « curieux ». Et, dans leur soif de cette nouvelle vie, ils n'ont pas une minute à perdre, car les outils de jardinage avec toute une série d'autres ustensiles hétéroclites les attendent, acquis bien avant l'achat du domaine, pour des expériences diverses et variées, selon leur « fantaisie ». « Bien qu'il fût minuit, Pécuchet eut l'idée de faire un tour dans le jardin. Bouvard ne s'y refusa pas. Ils prirent la chandelle et, l'abritant avec un vieux journal, se promenèrent le long des plates-bandes. Ils avaient plaisir à nommer tout haut les légumes : « Tiens, des carottes ! Ah des choux ! »<sup>57</sup>. Jean-Pierre Richard qualifie cette attitude de « adamique »<sup>58</sup>. C'est bien cela : après s'être bannis eux-mêmes de leur petite vie confortable de copistes – une sorte de paradis, sans aventures extraordinaires, mais aussi sans soucis –, les voilà face à l'aventure de la civilisation et de la culture. Ils vont essayer de dévorer tout le savoir, pour exister. Mais, les méthodes qu'ils adopteront pour satisfaire leur immense curiosité du monde, nous étonneront maintes fois. En effet, elles s'avéreront particulièrement incongrues – curieuses – à l'instar de celle

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, 51.

<sup>57</sup> *Ibid.*, 49.

<sup>58</sup> Jean-Pierre Richard, « Pages Paysages », *Microlectures II* (Paris, éd. du Seuil, 1984), 71.

qu'ils ont choisie pour se promener, de nuit, dans leur jardin. Car abrite-t-on la chandelle avec un (vieux) journal?...

### 3. Mécanisme de l'acte

Quatre aspects se dégagent du mécanisme de l'acte version Bouvard et Pécuchet : l'impératif d'aller vite que l'on peut appeler aussi dromomanie, l'application excessive, la pléthore de moyens mis en œuvre et les idées extravagantes. Et les quatre aboutissent invariablement à la nullité du résultat.

N'est-ce pas tout d'abord en acceptant un peu vite l'offre de Barberou que les deux Parisiens ennuyés de leur routine soient devenus propriétaires d'une ferme dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle laissait à désirer ? Et pour cause : avant de l'acheter, ils ne l'ont vue « qu'une fois, sommairement. » Mais, on se souvient que cette décision rapide avait pour mission biaisée de les délivrer surtout d'une angoisse plus grande encore que celle de se retrouver à la tête d'une propriété loin d'être satisfaisante : l'angoisse du choix. Cette angoisse du choix qui est plus généralement le scrupule de bien faire provenant du perfectionnisme des deux personnages se manifeste aussi par une anticipation enthousiaste des actes à accomplir. Deux ans avant le déménagement, écrit Flaubert : « *Déjà* ils se voyaient en manche de chemise, au bord d'une plate-bande, émondant des rosiers, et bêchant, binant, maniant de la terre, dépotant des tulipes. »<sup>59</sup>. En attendant de commencer la nouvelle vie, ils achètent toutes sortes d'outils qui « pourraient peut-être servir » : « D'avance, ils s'organisaient. »<sup>60</sup>. De même, ayant pris la décision de se consacrer exclusivement à l'arboriculture, dans

---

<sup>59</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 43. C'est moi qui souligne.

<sup>60</sup> *Ibid.*, 44. C'est moi qui souligne.

le même esprit d'organisation maladivement scrupuleuse et angoissée, « les formes des arbres étaient *d'avance* dessinées »<sup>61</sup> et l'espace dévolu à cet effet représenté dans les moindres détails sous forme d'une maquette. Une fois propriétaires, ils foncent, sans perdre de temps et, dans cette course effrénée, ils se révèlent particulièrement doués pour le ratage des plus simples entreprises. « Ils labouraient, sarclaient, émondaient, s'imposaient des tâches, mangeaient le plus vite possible [...]. »<sup>62</sup>. Aller vite, passer d'une activité à l'autre, sans tirer de conclusions appropriées de leurs expériences, voilà l'essentiel, car l'impatience des deux idiots angoissés est telle qu'elle les empêche de demeurer tranquilles et d'agir de façon raisonnable. Tout allant à vau-l'eau dans la ferme, suite à la gestion désastreuse de Bouvard, l'anarchie règne parmi les paysans et le gestionnaire s'épuise à force de s'agiter sans pour autant résoudre les problèmes. « Sans cesse il criait derrière eux, courait d'un endroit à l'autre, notait ses observations sur un calepin, donnait des rendez-vous, n'y pensait plus, et sa tête bouillonnait d'idées industrielles. Il se promettait de cultiver le pavot, en vue de l'opium, et surtout l'astragale, qu'il vendrait sous le nom de « café des familles » »<sup>63</sup>. Bouvard court, s'agite, perd la tête, anticipe, vend la peau de l'ours qui court dans la forêt : il tient déjà le nom du produit final issu de la culture de l'astragale sans en avoir encore entamé ni même conçu intelligemment la culture. Tout comme, à la fin du livre, chargé de l'éducation de Victor et Victorine, il rêvera immédiatement de fonder un établissement scolaire en vue d'éducation d'autres élèves, afin de redresser les intelligences, dompter les caractères, ennoblir les cœurs. « *Déjà* ils parlaient des souscriptions et de

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, 67. C'est moi qui souligne.

<sup>62</sup> *Ibid.*, 53.

<sup>63</sup> *Ibid.*, 63.

la bâtisse. »<sup>64</sup>. Cependant, suite méthodes et raisonnements appliqués par les deux éducateurs exaltés et maladroits, Victor cuira le chat noir dans l'eau bouillante et Victorine sera découverte dans une circonstance équivoque avec Romiche...

Ce même enthousiasme est à l'origine d'une application excessive, des deux benêts, qui, à force d'aller vite et de vouloir faire trop bien, détruisent tout autour d'eux. Pour se délivrer des chenilles, par exemple, « ils battaient les arbres, à grands coups de gaule, furieusement. »<sup>65</sup>. Pour recourir à des images proverbiales, ils jettent le bébé avec l'eau du bain... Ils privilégient le blé au détriment des pâturages, mais ils le cultivent si inintelligemment que le rendement est « pitoyable »<sup>66</sup>. « L'année suivante, ils firent les semailles très dru. Des orages survinrent. Les épis versèrent. Néanmoins, ils s'acharnaient au froment [...]. »<sup>67</sup>. Pour Pécuchet, délégué au jardinage, l'important était d'avoir de bonnes couches. Il en fait donc construire une en... « briques »<sup>68</sup>. Une « couche », en horticulture, étant une étendue de matière susceptible de produire une chaleur artificielle par fermentation pendant un temps considérable afin de hâter le développement des plantes (le plus souvent couche de fumier ou de terreau), la couche étanche de Pécuchet fourmilla tout naturellement de larves et compromit le développement des plantes. Celles-ci furent aussi victimes d'autres soins acharnés de la part du jardinier par trop zélé : « Deux fois par jour, il prenait son arrosoir et le balançait sur les plantes, comme s'ils les eût encensées.

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, 67. 300. C'est moi qui souligne.

<sup>65</sup> *Ibid.*, 52.

<sup>66</sup> *Ibid.*, 58.

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *Ibid.*, 59.

[...] Puis, cédant à une ivresse, il arrachait la pomme de l'arrosoir et versait à plein goulot, copieusement. »<sup>69</sup>. La culture des melons connut les mêmes dérives consécutives à l'inquiétude malade de Pécuchet : « Il les bassinait, les aéraït, enlevait avec son mouchoir la brume des cloches, et si des nuages paraissaient, il apportait vivement des paillasons. La nuit, il n'en dormait pas. Plusieurs fois même il se releva ; et pieds nus dans ses bottes, en chemise, grelottant, il traversait tout le jardin pour aller mettre sous les bâches la couverture de son lit. »<sup>70</sup>. Bouvard, de son côté, s'occupant de la ferme, « eut le délire de l'engrais »<sup>71</sup> et s'obstina à fabriquer de l'engrais naturel, allant jusqu'à supprimer les lieux d'aisance existants. Bref, les deux agronomes font preuve d'une érudition et d'un investissement hors du commun : « Incessamment ils parlaient de la sève et du cambium, du palissage, du cassage, de l'éborgnage. [...] Levés dès l'aube, ils travaillaient jusqu'à la nuit, le porte-jonc à la ceinture. Par les froides matinées de printemps, Bouvard gardait sa veste de tricot sous sa blouse, Pécuchet sa vieille redingote sous sa serpillère, et les gens qui passaient le long de la claire-voie les entendaient tousser dans le brouillard. »<sup>72</sup>. Il est important de relever le lexique utilisé par Flaubert pour décrire les méthodes des deux bonshommes convertis en agriculteurs. Fureur, acharnement, zèle excessif, ivresse d'arrosage, délire d'engrais, veillées nocturnes au détriment de leur santé : tous ces vocables dénotent une violence et un manque absolu de mesure qui en disent long sur leur tempérament de malades qui, invariablement, font venir du sang en voulant tirer trop de lait. La sagesse

---

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*, 60.

<sup>71</sup> *Ibid.*, 62.

<sup>72</sup> *Ibid.*, 68-69.

populaire qui soutient que le mieux est l'ennemi du bien, n'a jamais été aussi bien illustrée qu'avec ces deux idiots. C'est à se demander comment font tous les agriculteurs lambda, – qui sont loin d'avoir la culture livresque des héros flaubertiens – pour réussir dans leur travail. A moins qu'ils n'y réussissent précisément parce qu'ils ne sacrifient pas autant à la science, cette science que Bouvard et Pécuchet incarnent de façon grotesque car trop littérale et trop scrupuleuse. Trop de science tue la science là où le « bon sens »<sup>73</sup> – que Flaubert n'évoque que de façon ironique pour parler des méthodes de ses deux bonshommes – accompagné d'une application modérée, réussit à atteindre l'objectif visé.

L'application exagérée des deux bonshommes – une action en profondeur, pourrait-on dire, – possède aussi son pendant en étendue, sous forme d'une pléthore de moyens. En effet, ne manquant pas de zèle, les deux agronomes ne manquent pas non plus d'imagination et de curiosité dans leurs expériences agricoles. Ils s'y adonnent en effet avec un luxe de moyens superfétatoire au point qu'ils perdent de vue l'objectif qui paraît pourtant simple à atteindre. Le passage ci-dessous allie au fond les deux tendances : le zèle excessif et la prolifération de moyens. S'appliquant aux marcottages, Pécuchet : « essaya plusieurs sortes de greffes, greffes en flûtes, en couronne, en écusson, greffe herbacée, greffe anglaise. Avec quel soin il ajustait les deux libers ! comme il serrait les ligatures ! Quel amas d'onguent pour les recouvrir ! »<sup>74</sup>. Deux caractéristiques typiquement flaubertiennes se dégagent de ce court passage : catalogue de possibles offert à l'esprit curieux du héros et ironie diffuse du narrateur. En effet, l'admiration apparente

---

<sup>73</sup> Cf. « Puisqu'ils s'entendaient au jardinage, ils devaient réussir dans l'agriculture : et l'ambition les prit de cultiver leur ferme. Avec du bon sens et de l'étude, ils s'en tireraient, sans aucun doute. » (*Ibid.*, 53).

<sup>74</sup> *Ibid.*, 59.

du narrateur pour le zèle de Pécuchet a surtout pour but de signifier sa démesure dans l'action effectuée et présupposer en filigrane les conséquences désastreuses de ses méthodes sur les arbres marcottés. Bouvard, de son côté, ne lésine pas non plus sur les moyens devant le conduire vers la fin désirée, c'est-à-dire le rendement des cultures. « Il crut bon de renouveler son matériel. Il acheta un scarificateur Guillaume, un extirpateur Valcourt, un semoir anglais et la grande araire de Mathieu de Dombasle, [...]»<sup>75</sup>. S'adonnant à l'arboriculture, les deux perfectionnistes ne font pas non plus dans la demi-mesure : « Ils avaient fait venir un serrurier pour les tuteurs, un quincaillier pour les raidisseurs, un charpentier pour les supports.»<sup>76</sup>. On peut trouver d'autres exemples de la mise en évidence morbide des moyens au détriment de l'objectif normalement facile à atteindre sans que ceux-ci soient nécessairement mis en place. Dans le dernier chapitre, par exemple, Pécuchet se donne beaucoup de mal afin d'enseigner le dessin de paysage à Victor. « Levés dès l'aurore, ils se mettaient en route avec un morceau de pain dans la poche ; et beaucoup de temps était perdu à chercher un site. »<sup>77</sup>. Aussi incroyable que cela puisse paraître, Pécuchet peine à trouver un paysage dans la campagne environnante, reflétant en cela la perversion typiquement flaubertienne, qui consiste à ne pas voir ce qui se trouve le plus près et à fantasmer sur ce qui est hors d'accès. De quoi décourager le plus motivé des élèves... que Victor n'incarne assurément pas. Force est de constater que la méthode de Pécuchet génère plus d'obstacles que de motifs de satisfaction pour l'apprenti artiste. « Se rappelant avoir lu la définition : « Le dessin se compose de trois choses : la ligne, le grain, le grainé fin, de

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, 62.

<sup>76</sup> *Ibid.*, 67.

<sup>77</sup> *Ibid.*, 305.

plus le trait de force – mais le trait de force, il n'y a que le maître seul qui le donne », il rectifiait la ligne, collaborait au grain, surveillait le grainé fin, et attendait l'occasion de donner le trait de force. Elle ne venait jamais, tant le paysage de l'élève était incompréhensible. »<sup>78</sup>. L'heure matinale de la sortie en plein air, la fatigue de l'enfant que l'on peut imaginer suite à la recherche du site, la ridicule focalisation du « maître » sur les détails techniques : la méthode pédante de Pécuchet rallonge perversément le chemin qui mène vers l'objectif naturel d'un tel apprentissage : valoriser l'élève, lui donner confiance et laisser son art s'exprimer spontanément.

Une tendance de Bouvard et Pécuchet à tout compliquer se cristallise peu à peu dans l'esprit du lecteur qui suit les aventures des deux bonshommes. En effet, ne se refusant aucun moyen, aucun possible dans ce qui s'avère clairement être plus l'expérimentation angoissée de lubies ou de fantaisies que l'entreprise d'une volonté et du bon sens, les deux originaux finissent par exceller dans les idées absolument extravagantes, qui se terminent invariablement par un échec. L'une des premières qu'ils ont eue après être entrés en possession de Chavignoles, fut ... d'épierrer la Butte. Rappelons pour plus de clarté que « leur exploitation comprenait quinze hectares en cours et prairies, vingt-trois en terres arables et cinq en friche situés sur un monticule couvert de cailloux et qu'on appelait la Butte. »<sup>79</sup>. Voici le récit de cette entreprise : « Un banneau emportait les cailloux. Tout le long de l'année, du matin jusqu'au soir, par la pluie, par le soleil, on voyait l'éternel banneau, avec le même homme et le même cheval, gravir, descendre et remonter la petite colline. Quelquefois Bouvard marchait derrière, faisant

---

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Ibid.*, 57.

des haltes à mi-côte pour s'éponger le front. »<sup>80</sup>. Un passage riche d'échos qu'il est intéressant de relever. En effet, ne trouvons-nous pas ici cette même peinture de la monotonie du quotidien que nous avons déjà rencontrée à l'étape parisienne de la vie de Bouvard et Pécuchet et que les deux copistes voulaient fuir à tout prix pour s'installer ailleurs? On peut fuir un endroit, mais on ne se fuit pas soi-même. En effet, Bouvard et Pécuchet revoici aux prises avec une tâche qui est toujours la même, et, plus grotesque encore que celles de copistes. Car, pour paraphraser le docteur Canivet s'écriant sur le redressement du pied bot d'Hippolyte par Charles, dans *Madame Bovary* : Epierrer une butte ! Est-ce qu'on peut épierrer une butte ?<sup>81</sup> Comme si, dans une propriété de trente hectares « arables » il n'y avait pas de travail plus raisonnable, plus utile et plus urgent à entreprendre pour un propriétaire que de s'efforcer à modifier la nature intrinsèque d'une chose faisant partie de la logique propre de l'univers. N'est-il pas de la nature d'une butte d'être pierreuse et incultivable? Comme de celle d'une terre cultivable d'être cultivée, à condition de l'être intelligemment ? Aussi, les deux agriculteurs furent-ils étonnés de constater que la Butte, « enfin dépierrée, donnait moins qu'autrefois. »<sup>82</sup>.

Bouvard et Pécuchet sont deux extravagants, c'est-à-dire, qu'ils s'écartent de la voie. Quelle voie ? – Celle du bon sens, de la raison, de la mesure, de la décence aussi, ce qui leur vaut la mise au ban de la société. Car, comme nous l'avons déjà signalé, du début à la fin, à cause de leur extravagance, ils se font fuir, mépriser et rejeter de partout. Epris de spiritisme, ils décident de faire apparaître un mort : Germaine, leur vieille bonne, effrayée, les quitte

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, 58.

<sup>81</sup> Cf. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, 257.

<sup>82</sup> *Id.*, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 62.

le soir même, ne souhaitant pas servir des gens pareils. Etudiant l'hypnose, ils pénètrent chez un fermier, pour hypnotiser les poules : le propriétaire les menace avec une fourche : « ils détalent ». Choquant leurs interlocuteurs par leur immoralisme dans une discussion, on veut lâcher une meute de chiens à leurs trousses : « ils s'éloignèrent ». A la fin du roman, rejetés de partout et méprisés par tout le monde, ils désirent se racheter aux yeux de l'opinion. Pour cela, ils conçoivent un projet d'embellissement pour Chavignolles, consistant, entre autres fantaisies, dans ... la démolition des trois quarts des maisons. « Ils envahissaient les demeures ; souvent les bourgeois étaient surpris de voir deux bonshommes plantant des jalons dans la cour. [...]. Quelquefois on les renvoyait brutalement. »<sup>83</sup>. Et ce ne sont que quelques-uns de leurs hauts faits en matière d'extravagance...

#### 4. Dilettantisme et psychologie de l'émerveillement

Après avoir désigné au début un amateur de musique italienne, le mot dilettante, formé sur l'italien dilettare (« délecter ») désigne un « amateur en général ». Un dilettante est une personne qui, dans tout ce qu'elle fait, doit ressentir du plaisir. Le champ sémantique du dilettantisme est très étendu dans Bouvard et Pécuchet. En effet, dès leur rencontre, les futurs acolytes, en bavardant, éprouvent « un plaisir nouveau, une sorte d'épanouissement, le charme des tendresses à leur début. »<sup>84</sup>. Le fait d'avoir le même âge « leur fit plaisir »<sup>85</sup> aussi et, leur décision de s'installer à la campagne prise, ils s'écrient : « Nous ferons tout ce qui nous plaira ! [...]. »<sup>86</sup>. Enfin, on ne

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, 325.

<sup>84</sup> *Ibid.*, 33.

<sup>85</sup> *Ibid.*, 36.

<sup>86</sup> *Ibid.*, 43.

peut pas oublier qu'une fois arrivés à Chavignolles, ils se « délectent »<sup>87</sup> de tout, qu'ils ont « plaisir à nommer tout haut les légumes »<sup>88</sup> et que, en qualité de fermiers-expérimentateurs ils « s'amusaient énormément »<sup>89</sup> en faisant du cidre. Ce passage enfin qui sonne comme une lueur d'intelligence et de bon sens, dans lequel, après les déboires de l'agriculture, ils se promettent de se livrer exclusivement à l'arboriculture, « non pour le plaisir, mais comme spéculation ». Bon sens aussitôt démenti cependant, puisque Flaubert écrit avec ironie, « [...] tout de suite, ils cherchèrent dans leurs livres une nomenclature de plants à acheter, et, ayant choisi des noms qui leur paraissaient merveilleux, ils s'adressèrent à un pépiniériste de Falaise, lequel s'empessa de leur fournir trois cents tiges dont il ne trouvait pas le placement. »<sup>90</sup>.

Le potentiel d' « émerveillement » d'une chose constitue en effet invariablement le critère explicite de toutes les entreprises de Bouvard et Pécuchet. Mais qu'est-ce qu'une merveille ? Formé sur le latin classique *mirabilia*, le mot a le sens de « choses étonnantes, admirables », et en latin chrétien désigne les « miracles », c'est-à-dire fait extraordinaire attribué à une intervention divine. Il en ressort que le mot connote des choses rares, curieuses, bizarres, voire monstrueuses. Mais aussi que son impact serait non avenu sans une certaine structure psychique de l'être humain qui le prédispose particulièrement à la lecture de ces « merveilles ». Celles-ci, il faut bien le dire, arrachent d'une certaine façon l'individu à la sécurité et à la stabilité du réel et c'est peut-être pour garder les pieds sur terre que, dans

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, 49. Cf. « [...] et le gros pain difficile à couper, la crème, les noix, tout les délecta. ».

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> *Ibid.*, 58.

<sup>90</sup> *Ibid.*, 67.

toutes les langues, l'homme pratique la litote, comme pour se prémunir contre la force de son admiration. Or cette structure psychique particulièrement adapté à l'interrogation des mystères de l'univers par l'intermédiaire de ces signes que sont les merveilles, c'est la structure émotive qu'incarnent Bouvard et Pécuchet. Avec nos deux hyperémotifs, pas de litote, ni de sourdine, mais bien l'exclamation, la fascination, la curiosité, l'ébahissement, voire la terreur. En effet, la recherche de la merveille est l'une des principales idiosyncrasies des deux admirateurs de la beauté diverse du monde que sont Bouvard et Pécuchet. C'est elle aussi, qui, érigée en principe absolu de leurs actions, – rend grotesque ou fait compromettre tout ce qu'ils font. Au chapitre II, ils rêvent de créer une crème pour impressionner les autres, et ce qui les préoccupe particulièrement, c'est le nom de leur future création : « car il fallait un nom facile à retenir, et pourtant bizarre. »<sup>91</sup>. « Ayant longtemps cherché, ils décidèrent qu'elle se nommerait la Bouvarine. »<sup>92</sup>. Toujours le même symptôme qui caractérise les deux énergumènes émotifs : emprunter un long détour (« longtemps cherché ») pour revenir, grotesquement, au point de départ. Car si le nom de « Bouvarine » répond incontestablement au critère de facilité, force est de constater qu'il satisfait moins à celui de bizarrerie, Flaubert ridiculisant ainsi la prétention orgueilleuse des deux créateurs à l'originalité. Tout comme ils choisissent les arbres pour leurs noms qui leur paraissent merveilleux, sans aucun souci de l'aspect pratique, ils éprouvent l'envie de connaître certains personnages historiques : « Grégoire de Tours, Monstrelet, Commines, tous ceux dont les noms étaient bizarres ou agréables. »<sup>93</sup>. A l'inverse, en faisant des recherches sur le duc

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, 82.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> *Ibid.*, 145.

d'Angoulême, ils notent, déçus : « Naissance et enfance peu curieuses. »<sup>94</sup>.

Innombrables sont les occurrences du mot étonnement et de ses synonymes tout au long du roman flaubertien, notamment au chapitre III, dans lequel les deux érudits s'émerveillent devant l'ouvrage de la Nature. Ils étudient les planches d'anatomie prêtées par le docteur Vaucorbeil : « Le squelette les étonna par la proéminence de sa mâchoire, [...] ils s'ébahissent de l'épine dorsale [...]. »<sup>95</sup> En lisant les *Harmonie* de Bernardin de Saint-Pierre : « Il s'étonnaient que les poissons eussent des nageoires, les oiseaux des ailes, les semences une enveloppe [...]. Ils admirèrent ensuite ses prodiges, les trombes, les volcans, les forêts vierges [...]. Puis leur curiosité se tourna vers les bêtes. Ils rouvrirent leur Buffon et s'extasièrent devant les goûts bizarres de certains animaux. »<sup>96</sup>. S'occupant de géologie et rêvant à la création du monde : « Ils furent stupéfaits d'apprendre qu'il existait sur des pierres des empreintes de libellules, de pattes d'oiseaux. »<sup>97</sup>. Platon voyait dans la capacité d'émerveillement la condition première de toute recherche philosophique. Mais l'émerveillement n'est pas exempt aussi de certains écueils. Il existe des limites qu'il est bon pour le sujet s'émerveillant de ne pas franchir afin de préserver l'intégrité de son esprit. C'est le point subtil où l'émerveillement – admiration naïve, humble, devant la beauté et la diversité du monde visible – se transforme imperceptiblement en étonnement, qui, lui, est en relation avec le monde invisible, celui du sacré, du mystère, des causes, philosophiquement parlant. Dans cette mesure, il dépasse l'entendement humain et, à force de vouloir comprendre le caché, le sujet

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, 149.

<sup>95</sup> *Ibid.*, 87.

<sup>96</sup> *Ibid.*, 104-105. C'est moi qui souligne.

<sup>97</sup> *Ibid.*, 107. C'est moi qui souligne.

étonné risque d'être happé, voire dévoré, par l'objet de sa curiosité. C'est ce qui semble menacer en permanence Bouvard et Pécuchet. En effet, dans leur appréhension de l'univers, ils ne s'arrêtent pas au niveau de la contemplation pure des merveilles de la nature mais bien poussent leur investigation jusqu'à vouloir comprendre l'infini qui les a produites. C'est dans des pages d'une beauté lyrique incontestable que Flaubert dépeint les deux bonshommes contemplant le ciel, de nuit, écrasés par le mystère de la création : « C'est à rendre fou »<sup>98</sup>, constate en effet Bouvard. La même prostration métaphysique lors de leur expédition dans les Hachettes : « bouvard s'assit près du rivage, et contempla les vagues, ne pensant à rien, fasciné, inerte. »<sup>99</sup>. Des deux bonshommes, c'est pourtant Bouvard qui semble le plus sceptique, alors que Pécuchet s'abandonne plus aux forces de la Nature, sans trop vouloir en découvrir les mystères de façon rationnelle. Lors d'une expédition géologique, en pleine rêverie cosmogonique, pendant que son ami contemple la nature environnante, Bouvard se met à sommeiller. Il n'empêche que, en se réveillant, il prononce une des phrases les plus flaubertiennes qui soient : « J'ai soif ! »

La science n'apaise nullement la soif de la connaissance, le désir de comprendre, de dévorer l'univers, renaissent sans cesse, au risque, si le sujet ne lui impose pas de limites, de se muer en des entreprises grotesques. Au chapitre IV, « les deux savants » sont devenus archéologues, possédant « les curiosités les plus rares »<sup>100</sup> dans leur maison transformée en musée. Des spécimens de géologie, un sarcophage gallo-romain, de la quincaillerie, une bassinoire, des serrures, des boulons, des écrous, des tessons de tuiles

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, 103.

<sup>99</sup> *Ibid.*, 109.

<sup>100</sup> *Ibid.*, 124.

rouges, la carcasse d'un bonnet de Cauchoise, des urnes d'argile, des médailles, un morceau de cotte de mailles, une hallebarde, les restes d'un nid, deux noix de coco... Mais, dans ce capharnaüm d'objets hétéroclites, une pièce se détache nettement : une statue de Saint-Pierre et une autre, en état de rénovation : le bahut Renaissance, confié à Gorju. « Pour avoir des morceaux dans le genre du meuble, Bouvard et Pécuchet s'étaient mis en campagne. Ce qu'ils rapportaient ne convenait pas. Mais ils avaient rencontré une foule de choses curieuses. Le goût des bibelots leur était venu, puis l'amour du moyen âge. D'abord ils visitèrent les cathédrales – et les hautes nefes se mirant dans l'eau des bénitiers, les verrières éblouissantes comme des tentures de pierreries, les tombeaux au fond des chapelles, le jour incertain des cryptes, tout, jusqu'à la fraîcheur des murailles, leur causa un frémissement de plaisir, une émotion religieuse. »<sup>101</sup>.

Tout parle à la curiosité sans bornes des deux dilettantes émotifs et immatures. « Quantité de choses excitaient leurs convoitises, un pot d'étain, une boucle de strass, des indiennes à grands ramages. Le manque d'argent les retenait. »<sup>102</sup>. Fidèles en cela à la psychologie des personnages flaubertiens, ils ont la curiosité des détails, parfois insolites, au détriment des choses plus essentielles. Et cette envie de jouir de la variété de la création – pour s'amuser, pour vibrer, pour satisfaire sa curiosité, laquelle s'avère vaine au final, car, la ferveur des débuts s'éteint vite et la curiosité se solde invariablement par l'ennui – est à l'origine de grands gaspillages chez les héros flaubertiens. On connaît les négligences d'Emma, les nonchances de Frédéric, dans l'ordre de leur vie ici-bas – au nom de la poursuite d'une chimère qu'ils n'atteignent jamais. Mais Bouvard et Pécuchet ne sont pas

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, 126.

<sup>102</sup> *Ibid.*, 127.

en reste, eux qui excellent à sacrifier l'utile ou l'essentiel à leur fantaisie singulière, idiote, générée par leur admiration pour la diversité du monde. Pourquoi Pécuchet rate-t-il les melons ? Parce que, émerveillé par leurs différentes variétés, il en a semé plusieurs qui, s'étant croisées, n'ont donné que « d'abominables mulets qui avaient le goût de citrouilles »<sup>103</sup>. Façon de dire pour Flaubert : si vous vous préoccupez tant soi peu par l'aspect téléologique de vos actions, pour avoir de beaux melons, semez-en une espèce et vous serez satisfait ; en revanche, vous n'obtiendrez que d'incomestibles hybrides, si vous sacrifiez la téléologie à la fascination pour la varietas. A nouveau le « bon sens » censé caractériser l'esprit paysan est opposé aux raffinements pervers et stérilisants d'une intelligence par trop curieuse et ayant, in fine, pour l'unique but de se contempler elle-même au sein de la variété de l'univers.

Toujours en ce qui concerne la subordination de l'essentiel au fantasque dans *Bouvard et Pécuchet*, au chapitre VI, qui met en scène le musée insolite des deux archéologues, il faut citer quelques inconvénients majeurs dans leur maison qu'ils assument de bon coeur pour réaliser leur lubie : des objets qui encombrant l'escalier, la mauvaise humeur de Germaine à cause de la poussière, une porte décrochée entre deux chambres, une entrée extérieure condamnée, une auge de pierre contre laquelle on se heurte dès qu'on franchit le seuil... A la fin de l'histoire, dans le même esprit, en enseignant la géographie à Victor, Bouvard sacrifiera trois plates-bandes du jardin pour figurer trois continents, sans que pour autant cette méthode ravageuse fasse entrer les points cardinaux dans la tête de Victor. Victorine subira, elle aussi, une éducation biaisée, Bouvard délaissant, dans son cas, l'apprentissage de la couture et de l'arithmétique au profit de la science du vin. Mais c'est

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, 60.

surtout l'expérience du jardin romantique de leur cru, au chapitre II, qui permet de se rendre compte de leur fantaisie ridicule et destructrice. Les deux paysagistes ne reculent devant rien afin d'assouvir leur goût de l'unique, du rare, et d'impressionner les voisins. Inspirés par les différentes sortes de jardins qu'ils ont trouvés dans Boitard, « ils se fabriquèrent une résidence qui n'avait pas d'analogue dans tout le département. »<sup>104</sup>. Genre : terrible. « Ils avaient sacrifié les asperges pour bâtir à la place un tombeau étrusque, c'est-à-dire un quadrilatère en plâtre noir, ayant six pieds de hauteur, et l'apparence d'une niche de chien. »<sup>105</sup>. Pour cela, il leur a fallu transporter en personne de grosses pierres, mais on connaît déjà leur application sans borne lorsqu'il s'agit de se fourvoyer dans des impasses. « Ils abattirent le plus gros tilleul de la charmille [...], et le couchèrent dans toute la longueur du jardin, de telle sorte qu'on pouvait le croire apporté par un torrent ou renversé par la foudre. »<sup>106</sup>. Les ifs, taillés pour l'occasion en paons, - que « rien n'égalait »<sup>107</sup>-, même ceux qui imitaient des pyramides, des cubes, des cylindres, des cerfs ou des fauteuils et la porte aux pipes complètent la vision de ce jardin « sublime » version Bouvard et Pécuchet.

Aussi, quand les rideaux s'ouvrent et le jardin apparaît à la vue des convives, ceux-ci, dans le crépuscule, ont-ils le sentiment de découvrir « quelque chose d'effrayant. »<sup>108</sup>. « Devant l'étonnement de leurs convives, Bouvard et Pécuchet ressentirent une véritable jouissance. »<sup>109</sup>. Jouissance

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, 72.

<sup>105</sup> *Ibid.*

<sup>106</sup> *Ibid.*, 73.

<sup>107</sup> *Ibid.*

<sup>108</sup> *Ibid.*, 76.

<sup>109</sup> *Ibid.*, 77.

et fierté que Pécuchet connaît déjà, depuis ses expériences horticoles, lui, qui a tout raté suite à ses méthodes saugrenues – les melons, les haricots, les fraisiers, les tomates, les brocolis, les aubergines, les navets, le cresson de fontaine, les artichauts ; tout, sauf les choux. Sauf un chou, plus précisément, dont il espérait beaucoup. « Il s'épanouissait, montait, finit par être prodigieux et absolument incommestible : N'importe : Pécuchet fut content de posséder un monstre. »<sup>110</sup>.

### 5. Pourquoi Bouvard et Pécuchet sont-ils grotesques ?

Bouvard et Pécuchet ont-ils de l'humour ? La seule occurrence qui pourrait relever de la logique de l'humour dans le livre concerne la dame en plâtre se trouvant dans le jardin de Chavignolles. « Avec deux doigts, elle écartait sa jupe, les genoux pliés, la tête sur l'épaule, comme craignant d'être surprise. » Découverte dans cette position, elle eut droit aux excuses de Bouvard et Pécuchet : « Ah ! pardon ! ne vous gênez pas ! » On pourrait, de prime abord, voir de l'humour dans cette attitude décalée des deux hommes par rapport à la statue, à un détail près, qui fait vite de transformer cet humour en grotesque. Car, écrit Flaubert, tout de suite après : « cette plaisanterie les amusa tellement que, vingt fois par jour, pendant plus de trois semaines ils la répétaient. »<sup>111</sup>. En effet, un humour basé sur la répétition n'est plus de l'humour, mais bien une manie qui en devient l'exact contraire et qui ne fait rire personne. Pour preuve cette scène dans le jardin lors de la visite des convives le jour du fameux dîner. « Comme on longait la charmille, [Bouvard] dit d'un air finaud : « Ah ! voilà une personne que nous dérangeons : mille excuses ! » La plaisanterie ne fut pas relevée. Tout

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, 60.

<sup>111</sup> *Ibid.*, 52.

le monde connaissait la dame en plâtre. »<sup>112</sup>. L' « humour » de Bouvard et Pécuchet est donc à leur image : insistant, lourd, très particulier, – idiot...

Dans son livre *Histoire du rire et de la dérision*, Georges Minois écrit à propos de l'humour : « Il y a ceux qui sont doués de ce sens, et ceux qui en sont dépourvus – cette infirmité les prive d'un point de vue essentiel sur le monde : ils le voient, l'entendent, le touchent, le goûtent et le sentent, mais ne se rendent pas compte qu'il n'existe pas. Disons, de façon moins provocatrice, qu'ils s'immergent totalement dans ce monde, matériel ou spirituel, réel ou imaginaire, et qu'ils sont incapables de prendre de la distance, de se détacher, d'être libres ; ils s'enchaînent à leur représentation du monde, sans voir qu'il ne s'agit que d'une représentation : ils jouent leur rôle avec une telle conviction qu'ils ne voient pas que ce n'est qu'un rôle. »<sup>113</sup>. Tous Bouvard et Pécuchet sont là, avec les aspects pathologiques de leurs personnalités dont nous avons parlé plus haut et qui relèvent en droite ligne de l'arsenal du grotesque : dromomanie ; zèle excessif ; pléthore de moyens ; idées loufoques s'opposant à toute mesure et tout bon sens. Avec leur tempérament passionnel, ils n'arrivent qu'à pervertir, à dénaturer les résultats de leurs efforts, et, à cause de leur façon d'être si particulière, à se rendre étrangers à la communauté.

On ne compte plus les occurrences de l'ébahissement de l'entourage par rapport à la bizarrerie des deux énergumènes. Bouvard imitant un cavalier<sup>114</sup>, dans son musée, ne fait que causer le malaise de madame Bordin. Pourquoi ? Parce qu'il ne « joue » pas, – au contraire : il est trop vrai, trop « dedans », au point que par sa façon d'imiter le cavalier, madame Bordin le trouve « rude

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, 77.

<sup>113</sup> Georges Minois, *Histoire du rire et de la dérision* (Paris, éd. Fayard, 2000), 67.

<sup>114</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 130.

gaillard », autant dire que la posture et l'implication ardente de Bouvard font naître en elle des connotations sexuelles... Idem pour la représentation, dans les moindres détails, du moine, devant la veuve et Marescot : « Bouvard ne quitta pas le prie-Dieu. Les deux autres restaient debout. Une minute se passa dans l'ébahissement. »<sup>115</sup>. Pécuchet, lui non plus, n'échappe pas aux excès pervers de son fanatisme, étant donné que, sous l'effet de la messe de minuit, voulant combattre la luxure, il la développe<sup>116</sup> et que, animé par sa foi de néophyte, il indispose les gens en voulant les convertir<sup>117</sup>. Citons enfin l'échec de l'éducation de Victor et de Victorine par les deux moralistes, à la fin du livre. Si les enfants ne font pas beaucoup de cas des préceptes moraux que ceux-ci s'efforcent à leur inculquer, c'est que les « supplices du remords leur étaient dépeints avec tant d'exagération qu'ils flairaient la blague et se méfiaient du reste. »<sup>118</sup>.

Tous ces exemples illustrent bien le propos de Georges Minois cité plus haut : l'immersion totale de Bouvard et Pécuchet dans le monde, qui les enchaîne à leur représentation de ce monde en les privant d'une capacité de distanciation et de légèreté dans laquelle réside la liberté. Le fanatisme de Bouvard et Pécuchet, c'est, certes, leur lourdeur, symbolisée par la couche de béton fabriquée par ce dernier pour protéger les rosiers. Mais c'est aussi leur tendance à la transgression et au sacrilège. Cette première se traduit tout d'abord par le penchant des deux bonshommes au scabreux. « Faisant peu de cas des règles sociales et des bonnes manières, le scabreux prend plaisir à profaner les tabous en jetant son dévolu sur deux domaines en particulier : la

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, 132.

<sup>116</sup> *Ibid.*, 262.

<sup>117</sup> *Ibid.*, 272.

<sup>118</sup> *Ibid.*, 311.

sexualité et la scatologie »<sup>119</sup>, écrit Gilbert Rozon.

Le champ sémantique de la sexualité est en effet fort présent dans le roman et les deux bonshommes y sont sensibles à la manière des enfants, dont la curiosité ne connaît pas de limites. En effet, la transgression dans ce domaine consistera le plus souvent dans le fait de regarder volontairement ou de voir par hasard. En ce qui concerne le désir scopique explicite, il faut citer tout d'abord l'envie de Bouvard et Pécuchet de vouloir observer l'accouplement d'animaux, et de surcroît, animaux de différentes espèces : « [...] ils entraient dans les cours et demandaient aux laboureurs s'ils avaient vu des taureaux se joindre à des juments, les cochons rechercher les vaches, et les mâles des perdrix commettre entre eux des turpitudes. « Jamais de la vie. » On trouvait même ces questions un peu drôles pour des messieurs de leur âge. »<sup>120</sup>. Dans la deuxième catégorie – voir par hasard – il convient de relever deux passages. Le premier est au chapitre VII. Se trouvant par hasard sur un chemin de campagne, Pécuchet est témoin d'une scène où Mme Castillon essaie de dissuader son amant Gorju de partir. S'ensuit un échange intense où on est frappé par la dévotion quasi religieuse de la femme pour Gorju et le mépris de celui-ci pour sa maîtresse. Devant un face à face aussi intime, toute personne normalement constituée et possédant le sens de la pudeur serait partie ou se serait manifestée. Or, Pécuchet, lui, « se coula dans le fossé, pour entendre. »<sup>121</sup>. Les deux amants s'expliquent, « Pécuchet, immobile, et la terre du fossé à la hauteur de son menton, les regardait, en haletant. »<sup>122</sup>. La même curiosité transgressive, même si elle n'est pas

---

<sup>119</sup> Gilbert Rozon, *Le rire*, Toulouse, éd. Milan, 1998.

<sup>120</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 105.

<sup>121</sup> *Ibid.*, 204.

<sup>122</sup> *Ibid.*, 205.

volontaire, la même intensité du regard par rapport à ce qui devrait rester caché se retrouve dans le chapitre X : parallèlement à une scène de tendresse entre Bouvard et Mme Bordin qui se passe dans la ferme de cette dernière, deux paons s'accouplent et, à côté, « béant et comme pétrifié, le jeune Victor qui regard[e] [...] ». <sup>123</sup>. N'oublions pas enfin qu'à la fin du roman Bouvard surprend Romiche dormant avec Victorine, dans le fournil, lui « le visage encore convulsé dans un spasme de plaisir », elle dévêtue, avec « sa gorge infantine, marbrée de plaques rouges par les caresses du bossu [...] ». <sup>124</sup>.

Il y a aussi, bien sûr, les histoires « d'amour » des deux protagonistes dont nous avons déjà parlé un peu : celle de Bouvard avec madame Bordin, et celle de Pécuchet avec Mélie. Elles ont naturellement trait à la sexualité, mais, curieusement, face à la réalité, les deux amis se montrent d'une part plus « amateurs » (au mauvais sens du terme) qu'inspirés, d'autre part font très aisément le deuil de leur échec amoureux, ce qui pourrait, au fond, conférer une certaine superficialité à leurs sentiments. En revanche, leur émotivité réserve une part importante au fantasme dans leur vie. Pécuchet demandant à Bouvard des conseils pour séduire une femme, celui-ci « se répandit en descriptions, qui incendièrent l'imagination de Pécuchet, comme des gravures obscènes. « La première règle, c'est de ne pas croire à ce qu'elles disent. J'en ai connu qui, sous l'apparence de saintes, étaient de véritables Messalines ! Avant tout, il faut être hardi ! » <sup>125</sup>. En effet, si, dans la vraie vie, ils ont des progrès à faire au niveau de la hardiesse, Bouvard et Pécuchet excellent lorsqu'il s'agit de repérer ou d'interpréter les connotations sexuelles plus abstraites. Ayant découvert un bahut Renaissance, avec

---

<sup>123</sup> *Ibid.*, 309.

<sup>124</sup> *Ibid.*, 325.

<sup>125</sup> *Ibid.*, 207.

beaucoup de sculptures, ils sont interpellés surtout par une scène : « sous l'arbre du Paradis, Adam et Eve dans une posture fort indécente. »<sup>126</sup>. Dans une église : « Ils tâchaient de comprendre les symboles sculptés sur les chapiteaux, [...]. Pécuchet vit une satire dans les chantres à mâchoire grotesque qui terminent les ceintures de Feugerolles : et pour l'exubérance de l'homme obscène couvrant un des meneaux d'Hérouville, cela prouvait, suivant Bouvard, que nos aïeux avaient chéri la gaudriole. »<sup>127</sup>. Sans oublier la période de leur obsession pour les motifs phalliques, qui avaient scandalisé l'abbé Jeufroy venu chez eux récupérer la cuve druidique.

La scatologie est tout aussi explicite, et décomplexée, dirait-on, dans le roman. On en trouve le premier exemple dès le chapitre II. Pécuchet fait creuser – devant la cuisine – un trou pour le compost. Mais le fumier de cheval manquant à cet effet, « abjurant toute pudeur, il prit le parti « d'aller lui-même au crottin ! »<sup>128</sup>. C'est d'ailleurs, au milieu de cette occupation que Mme Bordin l'accoste un jour. Inspiré par Pécuchet, Bouvard, à son tour, a le délire de l'engrais dans ses expériences agricoles : « [...] poussant jusqu'au bout ses principes, [il] ne tolérait pas qu'on perdît l'urine ; il supprima les lieux d'aisance. [...]. Une pompe installée dans un tombereau crachait du purin sur les récoltes. A ceux qui avaient l'air dégoûté, il disait : « Mais c'est de l'or ! c'est de l'or ! » Et il regrettait de n'avoir pas encore plus de fumiers. Heureux les pays où l'on trouve des grottes naturelles pleines d'excréments d'oiseaux ! »<sup>129</sup>. Conséquence : les cultures sont invendables à cause de l'odeur. S'occupant plus tard de géologie, Bouvard n'omettra par de parler

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, 122.

<sup>127</sup> *Ibid.*, 126.

<sup>128</sup> *Ibid.*, 53.

<sup>129</sup> *Ibid.*, 62.

à l'abbé Jeufroy « des coprolithes, lesquels sont des excréments de bêtes pétrifiés. »<sup>130</sup>. Fanatiques et sans limites dans leurs expériences scientifiques, ils observent leur digestion jusqu'aux « dernières conséquences, pleins d'un scrupule méthodique, d'une attention presque religieuse. »<sup>131</sup>. Mais le clou dans ce domaine reste sans doute la « vache enflée » que les deux vétérinaires autoproclamés ont pour mission de soulager. Les gens les regardent faire « presque effrayés » ; la vache émet « un vent », dans lequel Pécuchet veut voir « une porte ouverte à l'espérance, un débouché, peut-être. »<sup>132</sup>. « Le débouché s'opéra, l'espérance jaillit dans un baquet de matières jaunes éclatant avec la force d'un obus. Les coeurs se desserrèrent, la vache dégonfla. »<sup>133</sup>.

Ce qui frappe en outre dans ces derniers passages, c'est le mélange de deux registres, typique du grotesque : registre du scatologique et registre du sacré. Le but d'une telle confrontation, pour Flaubert, est à coup sûr de désacraliser les croyances en une prétendue transcendance, un peu trop oublieuse des réalités matérielles de la nature humaine. Dans le même esprit aussi, Bouvard qui s'endort et se met à « grogner » avant que le pieux Pécuchet n'achève sa conversion lors du pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande. Ce dernier d'ailleurs, lui-même, victime d'un ennui pendant la messe « un peu trop longue », malgré sa volonté de rester concentré. On n'est évidemment pas loin ici d'un autre procédé du grotesque : le sacrilège, la profanation de ce qui relève du sacré. Cette profanation deviendra tout à fait explicite avec la fin grotesquement tragique du Saint Pierre en plâtre.

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, 107.

<sup>131</sup> *Ibid.*, 90.

<sup>132</sup> *Ibid.*, 223.

<sup>133</sup> *Ibid.*, 224.

Retraçons le curieux trajet de la statue. L'ayant transportée à grand peine à Chavignolles, ils finissent par s'en débarrasser de façon la plus irrespectueuse qui soit, – en la jetant par la fenêtre, sans autre forme de procès... – car ... Bouvard n'arrêtait pas de se cogner l'orteil contre elle.<sup>134</sup> Ayant basculé, le Saint-Pierre « piqua dans le vide, la tiare en avant, un bruit mat retentit, et le lendemain ils le trouvèrent, cassé en douze morceaux, dans l'ancien trou aux compostes. »<sup>135</sup>. Pas sûr que leur regret de la statue, vers la fin du livre, lorsque le prurit des objets de piété leur est venu, suffise pour racheter leur façon cavalière d'avoir traité le saint apôtre.

Rien d'étonnant que se montrant ainsi désinvoltes avec ce que l'on est censé respecter, ils inspirent de l'effroi aux villageois et qu'ils n'accèdent jamais à faire partie de la communauté. Bouvard et Pécuchet restent toujours dans leur univers propre (idio), c'est-à-dire seuls; jamais ils ne se mêlent aux villageois avec une idée autre que celle d'ergoter, de chicaner, de leur prouver leur supériorité. L'une des façons de démontrer cette thèse est d'analyser la nature du rire dont ils sont objet, tout au long du roman. Ce rire n'est jamais un rire de sympathie, mais bien un rire de moquerie, ouverte ou contenue. Ainsi de la porte aux pipes, au chapitre II, avec laquelle Bouvard pensait faire grande impression sur ses convives. Ces derniers arrivent devant la fameuse porte : « Des regards de stupéfaction s'échangèrent. Bouvard observait le visage de ses hôtes, et impatient de connaître leur opinion : « Qu'en dites-vous ? » Mme Bordin éclata de rire. Tous firent comme elle. Le curé poussait une sorte de gloussement, Hurel toussait, le docteur en pleurait, sa femme fut prise d'un spasme nerveux, [...] »<sup>136</sup>.

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, 246.

<sup>135</sup> *Ibid.*, 247.

<sup>136</sup> *Ibid.*, 78.

Contrairement aux convives impolis et ne comprenant rien à la beauté de la porte aux pipes, M. de Faverges, invité par les deux archéologues à visiter leur musée, au chapitre IV, montrera plus de diplomatie. « Le gentilhomme, par politesse, inspecta leur musée. Il répétait : « Charmant ! très bien ! » tout en se donnant sur la bouche de petits coups avec le pommeau de sa badine [...]. »<sup>137</sup>. Rire incontinent et franchement moqueur des convives du dîner, rire de moquerie étouffé de M. de Faverges : les deux originaux, au lieu de l'admiration attendue, ne cristallisent qu'un étonnement grotesque des autres protagonistes de l'histoire, autrement dit, ne sont, à leurs yeux, que ridicules et, partant, exclus de la communauté, puisqu'ils ne rient jamais « avec » les autres, ni les autres « avec » eux, mais bien puisqu'on rit invariablement « d' » eux.

Et ce qui détermine le fait qu'ils sont ridicules, c'est leur amour propre et leur orgueil allant de pair avec leur non moins évidente mauvaise foi. La démonstration de cette thèse peut commencer avec le mot « cuscute ». Venant de s'installer à Chavignolles, tout en bouchant les trous de leur grillage pour ne pas être vus de leurs voisins, ils n'hésitent pas à inspecter les fermes dans les alentours pour s'en inspirer dans leurs projets agronomiques. Chez le comte, jouant la carte de la sociabilité, Bouvard et Pécuchet font éloge de la luzerne du propriétaire lequel se réjouit en effet de sa récolte, malgré les ravages de la cuscute ; « Les futurs agronomes ouvrirent les yeux au mot cuscute. »<sup>138</sup>. Surpris par un terme botanique, et mal à l'aise à cause de leur incompétence, ils font néanmoins semblant de comprendre. En aucun cas, ils n'envisagent de demander des explications en toute simplicité, afin de sortir de l'ignorance, tout ce qui leur importe est de sauver leur image. A la

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, 133.

<sup>138</sup> *Ibid.*, 55.

fin du roman, lors d'excursions naturalistes avec Victor, Pécuchet inventera, au besoin, des noms de plantes « afin de garder son prestige »<sup>139</sup> – face à un enfant qui n'a cure de rien... Cet amour propre engendrant une mauvaise foi et une incapacité de se remettre en question se retrouve tout au long du livre, mais l'exemple le plus éloquent est sans doute l'incendie des meules, suite aux méthodes désastreuses qu'ils pratiquent. Devant le désastre, « Bouvard perdait la tête. [...] exigeait de l'eau, réclamait les pompiers. « Est-ce que nous en avons ! s'écria le maire. – C'est de votre faute ! » reprit Bouvard. Il s'emportait, proféra des choses inconvenantes, et tous admirèrent la patience de M. Fourreau [...]»<sup>140</sup>. Non seulement, les deux idiots ne reconnaissent pas leur responsabilité dans l'incendie mais encore ils s'en prennent ouvertement, et injustement, au maire et soupçonnent une vengeance du maître Gouy ou peut-être du taupier. Par rapport à ce dernier, il faut dire que « Six mois auparavant, Bouvard avait refusé ses services, et même soutenu dans un cercle d'auditeurs que, son industrie étant funeste, le gouvernement la devait interdire. L'homme, depuis ce temps-là, rôdait aux environs. »<sup>141</sup>. Bouvard, – dont la méthode de séchage du blé par fermentation, – « genre hollandais, système Clap-Mayer » – provoque l'incendie des meules, accusant, dans un cercle d'auditeurs, l'industrie du taupier d'être funeste et réclamant son interdiction par le gouvernement : il n'y a que l'ironie flaubertienne qui puisse offrir au lecteur une mauvaise foi aussi savoureuse. Et, en plus d'être de mauvaise foi, ils sont paranoïaques : on leur veut du mal, on les envie, parce qu'on les considère comme supérieurs, comme artistes.

C'est d'ailleurs en qualité d'« artistes » ayant conçu le jardin romantique

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, 306.

<sup>140</sup> *Ibid.*, 65.

<sup>141</sup> *Ibid.*, 66.

dans le genre terrible et ressentant le besoin d'être « applaudis »<sup>142</sup> pour leur oeuvre qu'ils décident de donner un dîner aux villageois. Pour résumer : ils n'invitent pas les voisins pour faire connaissance et se lier d'amitié avec eux, d'égal à égal, mais bien pour que ceux-ci flattent leur amour-propre. Et la façon dont ils répondent à l'ironie du comte de Faverge constatant que, bientôt, ils auront pris toutes les curiosités du département, – « Sans amour-propre, nous le pensons. »<sup>143</sup> – en dit long sur leur état d'esprit. Cette phrase faussement humble et grotesquement sincère est en réalité une antiphrase : un immense amour propre, unique motif de toutes les entreprises des deux bonhommes orgueilleux, y est de surcroît renforcé par leur envie d'accaparement égoïste, leur avarice et leur ambition d'« enfoncer » les autres. Regardons en effet de plus près les véritables motivations de leurs différentes entreprises. Ils proposent leur alcool au maître Gouy : « moins par générosité que dans l'espoir d'en obtenir des éloges »<sup>144</sup>. L'envie leur étant venue de fabriquer des cadavres postiches, les gens accourent chez eux en pensant qu'ils ont un vrai cadavre, ce qui exalte leur mépris pour leur ignorance : « Quel pays ! on n'était pas plus inepte, sauvage et rétrograde. La comparaison qu'ils firent d'eux-mêmes avec les autres les consola ; et ils ambitionnaient de souffrir pour la science. »<sup>145</sup>.

En réalité, c'est, évidemment, Bouvard et Pécuchet qui sont ineptes, sauvages et rétrogrades. Enfermés dans leur fanatisme et leur égocentrisme grotesques, ils manquent totalement au principe que l'on appelait autrefois « eutrapélie ». « L'eutrapélie, écrit Georges Minois, est une vertu de

---

<sup>142</sup> *Ibid.*

<sup>143</sup> *Ibid.*, 133.

<sup>144</sup> *Ibid.*, 83.

<sup>145</sup> *Ibid.*, 88.

modération, qui se manifeste par une saine gaieté, opposée au rire agressif et excessif [...]. Le rire modéré, c'est la résurrection de la vertu d'urbanitas, la bonne humeur de l'homme de bonne compagnie. »<sup>146</sup> En effet, de par leurs idiosyncrasies caricaturées par Flaubert (sauvagerie, orgueil, mauvaise humeur, paranoïa), Bouvard et Pécuchet contreviennent au principe de la saine gaieté, qui permet de gagner la sympathie des autres, de se dire leur « semblable ». Leur comportement transgressif ne peut que choquer les villageois et valoir aux deux hommes leur exclusion de la société. Leur fanatisme illustre a contrario une des thèses fondamentales sur lesquelles reposent les constructions sociales et selon laquelle « toute vérité n'est pas bonne à dire », ni même à chercher. La nature humaine recèle de ces vérités, lesquelles, pour un être possédant le sens de la décence et de la mesure, resteront pour toujours des tabous, ou du moins nécessiteront un art de l'euphémisme, considéré comme la qualité première de l'homme civilisé. Est grotesque celui qui, transgressant ces limites tacites, comme Bouvard et Pécuchet, du non-respect de cet art se rend coupable. Malheur en effet à celui qui n'a pas compris les règles du jeu social et qui dit la vérité nue quand on attend de lui des mensonges.

## **6. Derrière le rire, la mélancolie...**

L'« hyperémotivité » est un mot savant exprimant l'exagération, l'excès, le plus haut degré d'une émotion, synonyme, elle, de « mouvement » et de « trouble ». Bougeotte, inquiétude, passion, instabilité, violence intérieure : tels sont effectivement les symptômes, relevant d'une sorte de pathologie, de Bouvard et de Pécuchet. Si toutes les entreprises des deux bonshommes sont un échec, c'est qu'elles sont uniquement dictées par l'émotion, par une

---

<sup>146</sup> Georges Minois, *Histoire du rire et de la dérision*, op. cit., 209.

lubie passagère, et jamais raisonnées et soumises à un but. « L'hyperémotif ne peut agir sous la contrainte d'une nécessité sociale ou extrinsèque. Il n'agit que poussé par un sentiment aigu, ce qui donne à son activité ce caractère d'impulsivité. »<sup>147</sup>. L'émotif a toutes les caractéristiques de l'enfance, socialement et métaphysiquement parlant. Il est réfractaire à « la magnétisation sociale »<sup>148</sup>, a du mal à rentrer dans le rang, il n'en fait qu'à sa tête, ce qui en fait un être très particulier, qui n'a pas de semblables. A l'instar des enfants, l'émotif, le dilettante curieux de tout, n'aime que jouer, découvrir, connaître, expérimenter, se faire plaisir. Mais son jeu est un jeu sérieux, car il consiste à chercher la vérité.

L'ultime objectif de nos deux protagonistes ne consiste-t-il pas en effet dans le désir proprement faustien d'approfondir leur connaissance du monde ? Dans l'histoire littéraire, Faust est considéré comme archétype du chercheur intellectuel insatiable qui veut posséder à lui seul toute la science. Cette boulimie de savoir caractérise aussi Bouvard et Pécuchet. Par ailleurs, si la boulimie est une faim de bœuf, animal fort symbolique dans l'univers flaubertien, ne peut-on voir dans le nom de Bouvard, si proche de Bovary – dont on sait qu'il vient, lui, du mot « bœuf » – les mêmes affinités ? Bouvard serait une version à peine déformée de « buvard », ce petit papier qui absorbe l'encre, avec une soif faustienne ou une faim, de bœuf, tout comme le font nos deux bonshommes, dont nous nous efforcerons de montrer en conclusion qu'en réalité ils n'en font qu'un. La liste serait trop longue si on voulait rendre compte de leur documentation scrupuleuse et avide dans chacun des domaines de leurs recherches. D'ailleurs, plus que

---

<sup>147</sup> Christian Ameye, *La Timidité. Perspectives psychopathologiques*, thèse, Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Lyon, Année 1961, n° 227, 80.

<sup>148</sup> Ludovic Dugas, *La timidité. Etude psychologique et morale* (Paris, éd. Alcan, 1921), 18.

le contenu de cet inventaire, c'est sa logique, ou sa dynamique qui nous intéresse ici. Or, logiquement, se voulant « collection », possession de – des (puisque'ils s'intéressent à *tout*) – savoirs, l'inventaire est l'emblème même de la mélancolie<sup>149</sup>. Cette dernière, en effet, est étroitement liée à la notion de la culture, elle est « maladie culturisante » par excellence. « Que sont ces livres répandus, à jamais muets et bavards? La réflexion mélancolique ne commence pas à partir de rien. D'autres ont ressassé avant vous. Cette jonchée de livres, à la fois mon tourment et mon remède, le doux-amer de la mélancolie...Car la mélancolie est une histoire personnelle, intime, singulière, solitaire, et qui engage toute l'histoire de l'humanité et son savoir. »<sup>150</sup>.

Bouvard–buvard absorbant des livres bavards : telle pourrait être l'énoncé, à la limite de l'imprononçable, de cette maladie culturisante qu'est la fureur mélancolique de tout savoir, dont souffrent nos deux énergumènes. Mais : pourquoi ont-ils tant besoin d'absorber ? – Parce qu'ils se sentent intrinsèquement incomplets, parce qu'ils sont habités par le manque, – le mal de l'incomplétude, autre nom de la maladie mélancolique. Parce qu'au fond de leurs êtres finis, il subsiste une nostalgie de l'absolu, d'une réalité immuable, ou de la vérité, dont nous avons parlé tout à l'heure. Et pourquoi les livres sont-ils bavards ? – Parce que d'une part ils sont pléthore et parce que d'autre part ils disent souvent une chose et son contraire, parce qu'ils se contredisent. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »<sup>151</sup> ... C'est en effet l'amère

---

<sup>149</sup> L'esprit d'inventaire se manifeste chez Flaubert notamment par des « énumérations hagarées », selon le mot d'André Chastel (*La grottesque*, Paris, éd. Le Promeneur, 1988), dont nous avons cité des exemples.

<sup>150</sup> Jackie Pigeaud, « Postface », in : Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, traduction par Bernard Hoepffner, (Paris, éd. José Corti, 2000), 1877.

<sup>151</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 101.

expérience que font nos deux intellectuels assoiffés de connaissance. Aucun domaine du savoir ne résiste à leur fureur de vérification. Au lieu de la vérité dont ils sont assoiffés, une et incontestable, ils découvrent, invariablement, des erreurs, des opinions divergentes ou encore des exposés baroques. Ils lisent Walter Scott et Dumas<sup>152</sup> : les erreurs qu'ils y découvrent, les attristent et ébranlent leur confiance dans la littérature. Ils étudient la grammaire et en sortent avec la conviction que « les grammairiens ne sont pas toujours d'accord »<sup>153</sup>. Plongés dans l'histoire, ils concluent que les « dates ne sont pas toujours authentiques. »<sup>154</sup>. Décidés à approfondir le domaine de l'hygiène, ils y perdent leur latin à force de confronter les différents avis de spécialistes en la matière. Selon les uns le café et le thé sont à proscrire à cause de leur nocivité, les autres les recommandent pour leurs bienfaits. Idem pour le vin : « Le vin pur après la soupe passe pour excellent à l'estomac. Lévy l'accuse d'altérer les dents. »<sup>155</sup>. L'étude de la chimie, à travers le cours de Regnault, leur apprend que « les corps simples sont peut-être composés »<sup>156</sup>, ce qui leur paraît « baroque »<sup>157</sup>. Et ainsi de toutes les branches des connaissances à ne plus rien y comprendre... Tout ce qui fait la fierté de la culture humaine leur apparaît comme sujet à caution. C'est là un constat mélancolique dont l'amertume se cristallisera sous la plume de Flaubert par les mots « blague » et « farce », relevant du registre de grotesque. Seront qualifiés de « blagues

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, 155.

<sup>153</sup> *Ibid.*, 168.

<sup>154</sup> *Ibid.*, 146.

<sup>155</sup> *Ibid.*, 101.

<sup>156</sup> *Ibid.*, 85.

<sup>157</sup> *Ibid.*

» des domaines aussi divers que l'arboriculture, l'esthétique, le progrès<sup>158</sup> Bossuet, lui, méritera le nom de « farceur ».

Certes, la mélancolie de Bouvard et Pécuchet est due à la découverte et l'inacceptation de l'imperfection de la culture et du savoir humain. Et c'est ce qui les grandit d'une certaine manière, car l'exercice de l'intelligence et l'aspiration à la vérité intellectuelle sont une activité noble pour l'être humain. Mais cette mélancolie est due aussi à l'imperfection de leur propre cœur. En effet comment cela se fait-il qu'avec autant d'ambition et autant d'application, toutes les expériences des deux scientifiques autoproclamés échouent si lamentablement ? Car, rappelons-nous, l'agriculture et l'horticulture sont un désastre, les bocaux de conserves éclatent, le jardin et le musée sont objets de moquerie, peu s'en faut que leurs expériences de médecine ne fassent des victimes ... C'est que, ayant beaucoup d'ambition, de curiosité et de sens critique, Bouvard et Pécuchet n'ont pas beaucoup d'amour. Désireux de toucher à tout et tout connaître, au fond, ils ne s'intéressent à rien. Tout les attire et rien ne les arrête, pourrait-t-on dire, en paraphrasant Jean Lacroix commentant la psychologie des timides dont ils sont une parfaite incarnation<sup>159</sup>. Leur nombreux accès d'ennui – in odio esse : « être objet de haine » – contredisent ou invalident leur soi-disant intérêt – inter esse : « être parmi les choses », – pour tout. Bouvard et Pécuchet ne sont pas « parmi les choses », celles-ci, au contraire, à peine frôlées, sont aussitôt abandonnées au profit d'autres choses, dont l'attrait de nouveauté calmera un instant la curiosité malade des deux instables mais qui ne les arrêtera pas dans leur désir d'autres choses. Le fait est que les deux scientifiques s'endorment pendant l'étude des planches du cadavre prêtées

---

<sup>158</sup> Respectivement : 71, 171, 202.

<sup>159</sup> Jean Lacroix, *Timidité et adolescence* (Paris, éd. Montaigne, 1936), 140.

par Vaucorbeil. « Le bonhomme de carton les assommait malgré leurs efforts pour s'y intéresser. Enfin, le docteur les surprit comme ils le reclouaient dans sa boîte. »<sup>160</sup>. A peine plongés dans l'archéologie druidique : « Tous ces blocs, d'une égale insignifiance, les ennuyèrent promptement [...]»<sup>161</sup>. Il en est de même dans le domaine de la littérature. Ils ambitionnent de découvrir les œuvres romantiques en s'en faisant mutuellement la lecture. « Mais les bâillements de celui qui écoutait gagnaient son compagnon, dont les mains bientôt laissaient tomber le livre par terre. »<sup>162</sup>. La tragédie les « dégoûte », la comédie les « ennuie »<sup>163</sup>. Tout comme la gymnastique de chambre.

Cet ennui atteint son acmé au chapitre VII, suite à la censure, consécutive aux émeutes. Le passage ci-dessous est capital pour la problématique de l'ennui dans Bouvard et Pécuchet, aussi faut-il le citer un peu longuement. « Des jours tristes commencèrent. Ils n'étudiaient plus, dans la peur des déceptions, les habitants de Chavignolles s'écartaient d'eux, les journaux tolérés n'apprenaient rien, et leur solitude était profonde, leur désœuvrement complet. Quelquefois ils ouvraient un livre, et le refermaient ; à quoi bon ? En d'autres jours, ils avaient l'idée de nettoyer le jardin, au bout d'un quart d'heure une fatigue les prenait ; ou de voir leur ferme, ils en revenaient écœurés ; ou de s'occuper de leur ménage, Germaine poussait des lamentations ; ils y renoncèrent. Bouvard voulut dresser le catalogue du muséum, et déclara ces bibelots stupides. [...]. Donc ils vivaient dans cet ennui de la campagne, si lourd quand le ciel blanc écrase de sa monotonie un cœur sans espoir. [...]. Ils bâillaient l'un devant l'autre, [...]; et l'horizon

---

<sup>160</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 90.

<sup>161</sup> *Ibid.*, 135.

<sup>162</sup> *Ibid.*, 158.

<sup>163</sup> *Ibid.*, 160.

était toujours le même : [...]. »<sup>164</sup>. Trois niveaux de réflexion se dégagent de la tristesse de Bouvard et Pécuchet, décrite dans ce passage. Tout d'abord, ils ont abusé de l'effort, dicté par leur désir jamais assouvi d'aller vite, de s'appliquer exagérément à leurs tâches, d'apprendre, d'expérimenter. Leurs organismes semblent comme à bout de carburant et dans leur âme : le vide. Autant d'efforts de maîtriser la connaissance, une course si effrénée après le savoir, pour si peu de bonheur et de satisfaction. Lorsqu'ils se retrouvent face à eux-mêmes, le silence qui les entoure languit après le bruit et la vitesse. Ensuite, les journaux étant censurés pour cause de conjoncture politique, les stimuli de curiosité qu'il est dans leur nature de prodiguer font défaut et ajoutent au vide intérieur des deux voyeurs. Cependant, ils essaient de trouver du sens à leur existence ennuyeuse et solitaire en s'adonnant à leurs occupations habituelles : la lecture, le jardin, la ferme, le ménage, l'archivage des objets du muséum. Mais tout ce qui auparavant mobilisait démesurément leur énergie les écœure à présent. Et s'il en est ainsi, c'est parce que ces occupations, qu'ils ont déjà « expérimentées », n'attisent pas leur curiosité malade, enfin dernière raison, et pas la moindre – ne flattent pas leur amour propre, autrement dit, la principale motivation de toutes leurs actions. Heureusement, la découverte de la philosophie, dans ce marasme intérieur, sauve leur image à leurs propres yeux. « La philosophie les grandissait dans leur estime. Ils se rappelaient avec pitié leurs préoccupations d'agriculture, de littérature, de politique. A présent le muséum les dégoûtait. Ils n'auraient pas mieux demandé que d'en vendre les bibelots, [...]. »<sup>165</sup>.

Que valait une passion hier, si elle est si clairement reniée aujourd'hui ? Bouvard et Pécuchet manquent singulièrement de fidélité aux choses,

---

<sup>164</sup> *Ibid.*, 203.

<sup>165</sup> *Ibid.*, 241.

airiti

tout les attire, rien ne les arrête. C'est que la fidélité est une qualité qui s'oppose à la curiosité, l'une de leurs grandes particularités. On trouve, dans *Les âmes modernes* d'Henry Bordeaux, une analyse du scepticisme et du dilettantisme qui s'applique fort bien à Bouvard et Pécuchet. « Le scepticisme et le dilettantisme sont « des fruits de l'égoïsme », et la charité et la bonté demandent l'oubli de soi ; ils n'ont jamais qu'une simplicité apparente et qu'une pureté de convention ; ils sont stérilisés à tout jamais, et ne peuvent enfanter aucune consolation de la vie, aucune solidarité humaine, aucune pitié active et pratique. Ils ne seront jamais que des divertissements de l'esprit, attardé à se recréer des spectacles du monde et se refusant à y prendre part et à joindre son effort aux efforts de la pauvre et souffrante humanité. »<sup>166</sup>. Cette analyse est sans doute pertinente et reflète on ne peut mieux le mal de la curiosité de nos deux dilettantes. Mais il serait injuste de dire qu'ils n'en sont pas conscients et qu'ils n'en souffrent pas. Leur tentative de guérison de ce mal est relatée dans le chapitre de la messe de minuit. Les deux bonshommes, en proie au plus grave des péchés aux yeux du christianisme – le péché du désespoir – renoncent à se pendre, s'étant, d'une part, rappelé qu'ils n'ont pas rédigé de testament, d'autre part intrigués par une lumière – celle de la messe de minuit. Ils se joignent à la messe, l'ambiance de l'église apaise leurs pensées orageuses. La « foi des autres touchait Bouvard en dépit de sa raison, et Pécuchet malgré la dureté de son cœur. [...] L'hostie fut montrée par le prêtre, au bout de ses deux bras, le plus haut possible. Alors éclata un chant d'allégresse qui conviait le monde aux pieds du Roi des Anges. Bouvard et Pécuchet, involontairement s'y mêlèrent, et ils sentaient comme une aurore se lever dans leur âme. »<sup>167</sup>.

---

<sup>166</sup> Henry Bordeaux, *Ames modernes* (Paris, éd. Perrin, 1912), 195.

<sup>167</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 257-258.

Raison – la base du scepticisme et du dilettantisme, et sclérocémie, la dureté de cœur, sous l'effet de la messe, cèdent la place au sentiment irrationnel de nostalgie de la foi et au principe même de la charité chrétienne : la douceur, la pitié, l'attendrissement. « L'Évangile dilata leur âme, les éblouit comme un soleil. [...] Ce qui les gagna, ce qui les délectait, c'est la tendresse pour les humbles, la défense des pauvres, l'exaltation des opprimés. Et dans ce livre où le ciel se déploie, rien de théologique au milieu de tant de préceptes ; pas un dogme, nulle exigence que la pureté du cœur. »<sup>168</sup>.

S'ensuit leur immersion dans la spiritualité chrétienne, le sentiment de la vanité universelle et le besoin de communion avec Dieu. « Les deux bonshommes, après toutes leurs déceptions, éprouvaient le besoin d'être simples, d'aimer quelque chose, de se reposer l'esprit. »<sup>169</sup>. Cette nostalgie de la paix intérieure caractérise aussi Emma Bovary, au plus fort de sa déchéance, comme elle caractérise d'autres personnages des romans personnels au XIXe siècle où se joue le drame de la perversité humaine, sans que, pour autant, la réminiscence de la pureté originelle soit complètement anéantie. Amaury, le héros fort compliqué et égocentrique de la *Volupté* de Sainte-Beuve est invité par Mme de Couaën à « simplifier »<sup>170</sup> sa vie ; la cruauté d'Adolphe est la cause de la mort d'Ellénore ; Frédéric Moreau, lui aussi peut passer pour le modèle du genre. Seul Dominique, le héros de *Fromentin*, semble sortir vainqueur de cette phase de combat avec le démon de la perversité, en s'engageant, à l'issue de son adolescence, dans la voie de la famille et de l'utilité publique. Et qu'en est-il de nos deux bonshommes ? Arrivent-ils à convertir leur perversion ? Dans cette dialectique de la

---

<sup>168</sup> *Ibid.*, 259-260.

<sup>169</sup> *Ibid.*, 260.

<sup>170</sup> Augustin Sainte-Beuve, *Volupté*, édition d'André Guyaux (Paris, éd. Gallimard, 1986), 303.

nostalgie de la foi et le poids de leur tempérament vicié, il semblerait hélas que ce soit ce dernier qui l'emporte. Passé l'enthousiasme des débuts, où les deux néophytes en font toujours trop (Pécuchet se fouette, par exemple), ils retombent dans leur marasme. Pécuchet s'ennuie pendant la messe qui lui paraît longue, Bouvard s'endort avant d'être converti par son ami. L'acquisition de la vertu de simplicité paraît difficile et l'impatience des effets de leurs efforts dans leur perfectionnement spirituel trop difficile à supporter. Bouvard s'interroge : « On lui avait répété que le sacrement le transformerait : durant plusieurs jours, il guetta des floraisons dans sa conscience. Il était toujours le même, et un étonnement douloureux le saisit. Comment ! la chair de Dieu se mêle à notre chair et elle n'y cause rien ! La pensée qui gouverne les mondes n'éclaire pas notre esprit ! Le suprême pouvoir nous abandonne à l'impuissance ! »<sup>171</sup>.

L'impuissance ressentie par les deux bonshommes est provoquée par l'extrémisme de leur conduite. Tout comme dans d'autres domaines, dans celui de la religion, ils en font trop, et sacrifient l'esprit à la lettre. Du point de vue de la spiritualité chrétienne, ils illustrent, comme tous les personnages phares de Flaubert, la très riche notion d'acédie en tant que mélancolie spirituelle. L'acédie de Bouvard et Pécuchet est multiple, mais signalons-en quelques-uns des aspects entrevus au cours de ce travail : instabilité psychique, curiosité malade, infantilisme, impatience, défaut d'amour et de persévérance dans une voie, aspiration démesurée en tout qui anéantit toute chance d'aboutissement. En définitive, force nous est de livrer une vérité mélancolique sur leur parcours : ils sont lecteurs infatigables, intellectuels, explorateurs, curieux, dilettantes, magiciens, hypnotiseurs, guérisseurs... Et pourtant, – ou n'est-ce pas plutôt en raison de cette soif infinie de posséder

---

<sup>171</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, 272.

toute la science ? – force est de constater qu'ils ne sont qu'une sorte de cymbale retentissante<sup>172</sup>, de « fruits secs »<sup>173</sup>, car ils manquent totalement au devoir spirituel d'amour et de charité envers les semblables. Sauf que... Bouvard et Pécuchet n'ont pas de semblables, tant leurs idiosyncrasies les particularisent, en les détachant par là même du reste des humains. Il est de la nature de leur maladie mélancolique de ne pas s'intéresser aux autres, – non volontairement, mais fatalement : ils en sont totalement coupés, détachés, décrochés. Et à la lumière de ce constat douloureux, l'expression par laquelle Flaubert résume leur rencontre – « Ils s'étaient, tout de suite, accrochés par des fibres secrètes »<sup>174</sup> – prend tout son sens et a la valeur d'un miracle dans leurs solitudes respectives. Malgré leurs efforts de perfectionnement spirituel, Bouvard et Pécuchet restent dans leur infantilisme. Car selon les pères de l'église, seul accède à la maturité psychique celui qui arrive à faire abstraction des passions qui le subjuguent et en premier lieu de la passion de son moi. Condamnés à brûler d'un feu qui au fond les laisse de marbre, Bouvard et Pécuchet ne connaîtront pas la charité qui réchauffe les cœurs et qui relie les êtres entre eux, par la grâce de l'oubli de soi.

### **Conclusion : Deux âmes ou le polymorphisme du mélancolique**

Le 1<sup>er</sup> janvier 1869, Flaubert écrivait à George Sand : « [...] on ne choisit pas ses sujets. Ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien ? Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport complet avec mon tempérament ?

---

<sup>172</sup> Cf. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. » (*La Bible de Jérusalem*, Paris, éd. Desclée de Brouwer, 1999, 1 Corinthiens, 13 :1).

<sup>173</sup> On sait qu'au début Flaubert voulait donner le titre *Fruits secs* au roman qui est devenu *L'Education sentimentale*.

<sup>174</sup> *Ibid.*, 38. C'est moi qui souligne.

Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier ? [...] j'ai des idéaux contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance ! »<sup>175</sup>. Peu de temps après il se mettait à l'écriture de *Bouvard et Pécuchet*, « bouquin », où il se donnait pour dessein de « cracher sa bile », d'exhaler sa colère<sup>176</sup>. « Oui, je me débarrasserai, enfin, de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent. »<sup>177</sup>. Mais vomit-on son dégoût sur ses semblables sans se haïr soi-même ? Avant d'habiter un monde, l'homme habite un corps et un esprit qu'il n'a pas choisis. Dans une époque propice au journal intime, où le doux Amiel, son exact contemporain, dans une interminable synonymie disséquait son âme directement et ouvertement, l'orgueilleux Flaubert, jusqu'aux écrits les plus intimes (sa correspondance), aura cherché un écran au souci central de sa vie : la haine de sa personnalité « monstrueuse », pour citer le qualificatif que lui a attribué Louise Colet. En effet, si Bouvard et Pécuchet se veut l'expression de la haine des autres, il semble être avant tout une caricature haineuse de Flaubert lui-même. Et cette caricature porte sur son tempérament hyperémotif, ou autrement dit, mélancolique.

En créant « ses deux idiots », Flaubert a, selon ses vœux, trouvé le moyen de se donner tout entier. Entier, mais séparé en deux âmes contradictoires. Car Bouvard, c'est Flaubert ; et Pécuchet, c'est Flaubert : deux faces opposées d'un même tempérament : le tempérament mélancolique, constitué de chaud (passion, ardeur, exaltation, zèle) et de froid (ennui, dégoût, découragement) et d'infinies nuances de cette combinaison explosive – syncrasie – qui font des mélancoliques des êtres difficiles à saisir pour leur entourage mais aussi pour eux-mêmes. Dans son œuvre monumentale,

---

<sup>175</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, choix et présentation de Bernard Masson, *op. cit.*, 545. Souligné dans le texte.

<sup>176</sup> *Ibid.*, 603.

<sup>177</sup> *Ibid.*,

Anatomie de la mélancolie, Robert Burton écrivait au sujet des personnes atteintes de cette idiosyncrasie: « Elles sont irrégulières, obscures, multiples, infinies; Protée lui-même ne possède pas autant de formes, vous auriez plus vite fait de tailler un manteau pour la lune que de décrire le caractère réel d'un mélancolique; autant dessiner le vol d'un oiseau que le cœur d'un homme, s'il est mélancolique. »<sup>178</sup>.

Sans vouloir simplifier à l'excès les données burtoniennes – on peut néanmoins dire que Bouvard, avec sa jovialité, son érotomanie, son énergie, reflète le côté bon vivant, sensuel, généreux de Flaubert. Il est une sorte d'émanation positive ; c'est à lui que nous avons attribué plus haut la soif faustienne d'absorber la connaissance toute entière. De par les sonorités et la symbolique typiquement flaubertienne que nous avons signalée, Bouvard évoque cette constance, cette excitation de boire, d'absorber le savoir. Bouvard, c'est la connaissance et aussi l'orgueil de la connaissance, un ego gonflé tant d'admiration pour la richesse du savoir humain que pour sa propre faculté de connaître. Et Pécuchet alors ? – Pécuchet, lui, est du côté de l'apathie, de la dépression, du dégonflement. Roger Kempf voit dans ce nom un « chut » - celui peut-être de la timidité, de la pudeur qui veut passer inaperçue. Si Pécuchet est un « chut »<sup>179</sup>, il est peut-être aussi un « pschitt » : la façon dont se dégonfle la passion de Bouvard, pour finir en ennui. Car Pécuchet est Bouvard et Bouvard est Pécuchet. Autrement dit il y a un personnage qui s'appelle Bouvard-et-Pécuchet. Ils sont deux faces opposées d'un même individu, – un mélange, une synthèse, une syncrasie, de particularités paradoxales. Ce en quoi ils illustrent précisément la mélancolie

---

<sup>178</sup> Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, op. cit., vol. I, p. 681. Cf. « En fait il faut penser que le mélancolique est le même et un autre dans le même instant. » (*Ibid.*, Postface de Jackie Pigeaud, 1885).

<sup>179</sup> Roger Kempf, *Bouvard, Flaubert et Pécuchet* (Paris, éd. Grasset et Fasquelle, 1990), 82.

en tant que l'impossible unité de l'individu, censé être, comme l'indique son étymologie, indivis, un, cohérent, intègre.

Et ce constat nous permet de passer du niveau individuel de notre interprétation – celui de l'individu Bouvard-et-Pécuchet à une dimension plus universelle, plus métaphysique aussi. Quoique beaucoup d'êtres humains ne se croient pas mélancoliques, combien d'entre eux pourraient se réclamer, en toute honnêteté, de cette cohérence et de cette unité inaccessibles au tempérament dont on a diagnostiqué le mal de mélancolie. Ces qualités-là ne sont-elles pas le propre d'une autre modalité d'être ? Celle qui caractérise le paradis, dont, selon différentes croyances, notamment la religion chrétienne, l'homme s'est exclu par sa propre faute, en cédant à la tentation d'une vie meilleure ? Le fait est que l'humanité tout entière souffre de mélancolie, sans le savoir, parfois sans vouloir l'admettre.

Toutes les œuvres de Flaubert dépeignent la course effrénée de l'homme quittant son petit paradis pour poursuivre le rêve d'un bonheur illusoire, qui fuit d'autant plus qu'on met toute sa passion en œuvre pour le rattraper. Avec juste un peu d'amour véritable (et non d'un feu qui brûle mais qui ne réchauffe pas...), de la simplicité (et non un orgueil démesuré) et une dose raisonnable de bon sens (s'opposant à la soif faustienne qui ne voit d'autre issue que de sacrifier la forêt tout entière pour faire une feuille de papier<sup>180</sup>...), Bouvard et Pécuchet auraient sans doute plus vite fait de trouver le bonheur sur terre, au lieu de s'engager dans un détour inutile. Inutile, car, dans les projets portant sur le dénouement de l'aventure des deux bonshommes, interrompus par la mort de Flaubert, ils devaient redevenir ... copistes. Heureux Bouvard et Pécuchet, à qui une deuxième chance devait être offerte. Celle de retrouver leur point de départ. Nous autres,

---

<sup>180</sup> L'expression est de Flaubert.

airiti

aventuriers en tous genres, malades de la nostalgie de l'unité perdue, mus par l'envie irrépressible d' « aller », pourrons-nous un jour, au terme de nos vagabondages mélancoliques, en dire autant ?

## Bibliographie

- Ameye, Christian, *La Timidité. Perspectives psychopathologiques*, thèse, Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Lyon, Année 1961, n° 227.
- Baridon, Laurent, Guédron, Martial, *L'art et l'histoire de la caricature*, Paris, éd. Citadelles et Mazenod, 2009.
- Baumgartner, Emmanuelle, Ménard, Philippe, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1996.
- Bible de Jérusalem (La)*, Paris, éd. Desclée de Brouwer, 1999.
- Bordeaux, Henry, *Ames modernes*, Paris, éd. Perrin, 1912.
- Burton, Robert, *Anatomie de la mélancolie*, traduction par Bernard Hoepffner, Paris, éd. José Corti, 2000.
- Chastel, André, *La grottesque*, Paris, éd. Le Promeneur, 1988.
- Dugas, Ludovic, *La timidité. Etude psychologique et morale*, Paris, éd. Alcan, 1921.
- Flaubert, Gustave, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, éd. Garnier – Flammarion, 1966.
- \_\_\_\_\_, *Correspondance*, choix et présentation de Bernard Masson, Paris, éd. Gallimard, 1998.
- \_\_\_\_\_, *Smar; Oeuvres de jeunesse, Oeuvres complètes*, I, Paris, éd. Gallimard, 2001, coll. « Pléiade », dirigée par de Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes.
- \_\_\_\_\_, *Madame Bovary*, Paris, éd. Gallimard, 1972.
- Kempf, Roger, *Bouvard, Flaubert et Pécuchet*, Paris, éd. Grasset et Fasquelle, 1990.

# airiti

- Lacroix, Jean, *Timidité et adolescence*, Paris, éd. Montaigne, 1936.
- Minois, Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, éd. Fayard, 2000.
- Pigeaud, Jackie, « Postface », in : Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, traduction par Bernard Hoepffner, Paris, éd. José Corti, 2000.
- Richard, Jean-Pierre, « Pages Paysages », *Microlectures II*, Paris, éd. du Seuil, 1984.
- Rozon, Gilbert, *Le rire*, Toulouse, éd. Milan, 1998.
- Rusinek, Stéphane, *Les émotions. Du normal au pathologique*, Paris, éd. Dunod, 2004.
- Sainte-Beuve, Augustin, *Volupté*, édition présentée et annotée par André Guyaux, Paris, éd. Gallimard, 1986.
- Starobinski, Jean, *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*, Acta psychosomatica, n° 3, Geigy, novembre 1960.